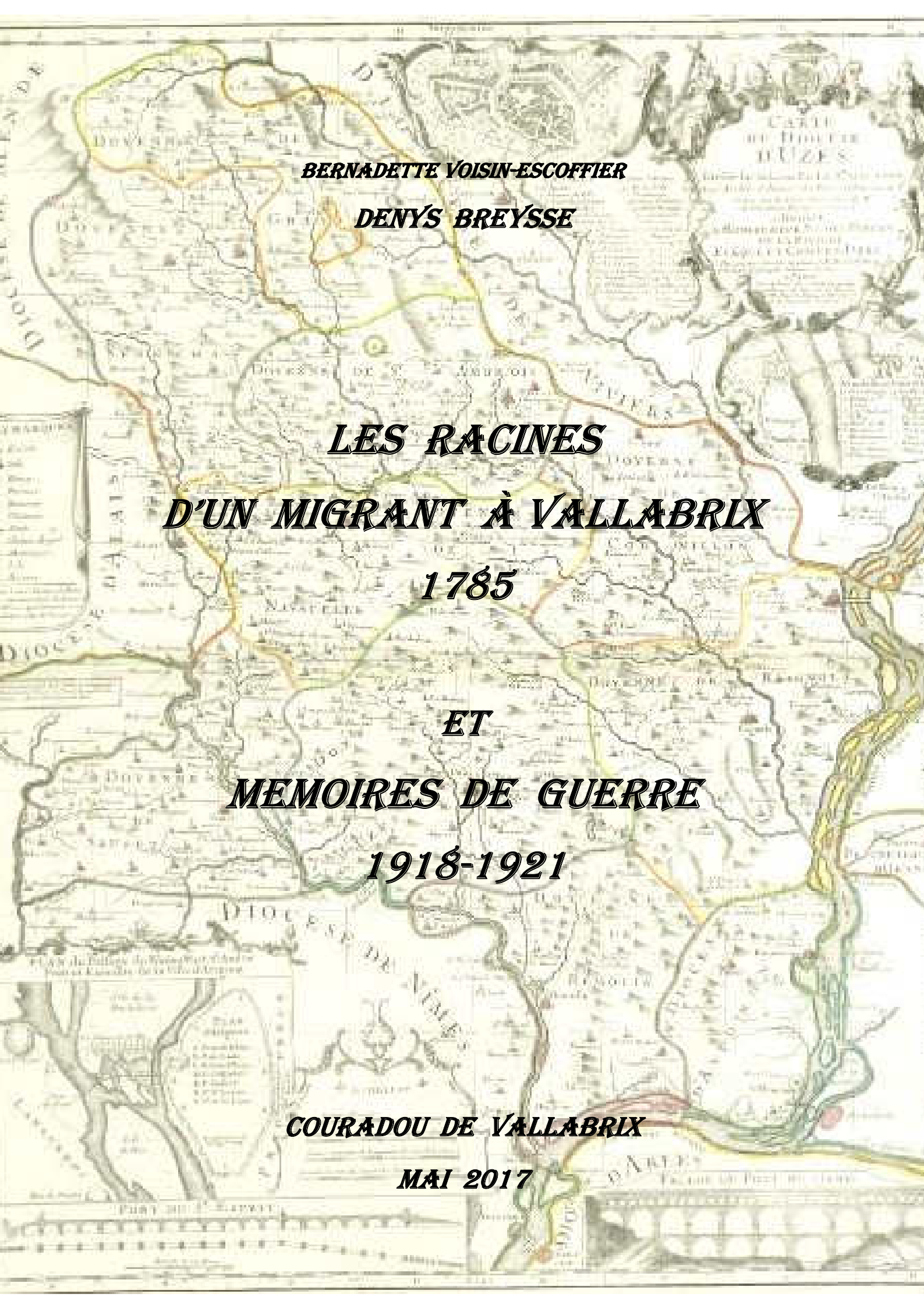




BERNADETTE VOISIN-ESCOFFIER

DENYS BREYSSE

***LES RACINES
D'UN MIGRANT À VALLABRIX***

1785

ET

MEMOIRES DE GUERRE

1918-1921

COURADOU DE VALLABRIX

MAI 2017



Une famille de Vallabrix, les Gouffet

La famille Gouffet est présente sur l'Uzège depuis 1785. Jean Alexandre Gouffet arrive de la région parisienne. Il est garçon-menuisier. Avignon et Marseille étaient des villes étapes importantes pour les Compagnons du Tour de France. Était-il un de ceux-là ? A ce jour, il n'apparaît pas sur les listes des Compagnons que nous avons pu dénicher. Compagnons du Devoir, Compagnons du Tour de France, sorte de chevalerie des ouvriers effectuant leur apprentissage et leur initiation de ville en ville. Dans les années 1820 ils sont environ deux cent mille dans tout le pays.

Peut-être simplement « ouvrier à livret », c'est-à-dire ouvrier qui circulait avec un livret où étaient consignés les lieux, les patrons pour lesquels il avait travaillé. Ce livret sera obligatoire jusqu'en 1890.

La situation économique dans notre pays n'est pas fameuse en cette période. Les familles, surtout les hommes jeunes partent chercher du travail loin des grandes villes où les difficultés alimentaires et les dangers sont bien plus grands qu'en province. Le budget de l'Etat est en déficit chronique. Les bonnes récoltes de céréales de 1780 et 1781 font baisser le prix du blé et encouragent les spéculateurs. Le pain manque dans Paris. La guerre d'Indépendance des Etats Unis nous a coûté un peu plus d'un milliard de livres depuis 1777. L'hiver 1784 handicape sérieusement l'approvisionnement des villes. Et puis c'est l'affaire du collier de la reine qui rajoute une couche au climat politique nauséabond.

Au fil du temps les déséquilibres économiques et sociaux se sont accumulés, conjugués à un enchevêtrement administratif paralysant. Dans les campagnes, les nouveaux propriétaires revendent leurs terres à de nouveaux acquéreurs qui se rêvent seigneurs, en l'occurrence les négociants et les bourgeois enrichis des villes voisines. Mais la reconnaissance sociale par l'anoblissement ne vient pas. Le système va éclater avec la Révolution de 1789.

Mais c'est aussi le temps des Montgolfier, des envies d'ailleurs, de mondes nouveaux. Les Lafayette, Rochambeau et tous ceux qui reviennent du Québec et des Etats-Unis, de l'Angleterre font rêver à une autre façon de vivre. Des idées nouvelles circulent, on remet en question les dogmes. La révolution industrielle a déjà commencé ailleurs, chez nous elle est au stade de l'amorçage.

Les archives de Vallabrix mentionnent pour la première fois un Gouffet, Alexandre (Jean Alexandre) lors du recensement des hommes de 12 à 72 ans en l'An IV-V (1795) : il a 30 ans depuis un an dans notre village et il est menuisier. (archives départementales du Gard). Ce qui le fait naître en 1765, donc 20 ans en 1785. Il a épousé le 17 juillet 1786 Anne Chamand, famille

alliée par mariages aux Larnac, Vidal, Méjean, vieilles familles qui « comptent » sur le secteur. Le père de la mariée est Jean Chamand, notaire et greffier. Lors de son baptême un des témoins est Henri de Lagarne de Gévaudan chevalier de St Louis. Son propre père était appelé sieur Anthoine Cavallier Chamand fils de viguier.

Très rapidement dans les archives Jean Alexandre Gouffet est qualifié de maître menuisier. Son père Jean Armand était gagne-deniers à Paris c'est-à-dire une sorte de coursier-portefaix-débardeur de bateau..., homme qui loue sa force de bras. Ce qui renforce l'hypothèse d'une pauvreté qui s'installe dans la famille.. Il semble que ses beaux-frères aient encore du travail. Ils sont peintres, doreurs.... D'après l'inventaire de Jean Grelet de 1781, Jean Armand habitait rue des Brodeurs (rue disparue aujourd'hui qui donnait dans la rue de Sèvres voisine de l'hôpital des Incurables où décède sa première épouse. (recherches Denys Breyse)

La famille s'intègre vite et bien dans notre province : dès 1832 Jean Etienne Benjamin Gouffet, deuxième génération dans l'Uzège, est conseiller municipal à Vallabrix. Déjà en 1831 il est élu au premier tour au jury communal pour les élections censitaires, 23 voix, plus que les représentants des vieilles familles du village comme les Desplans ou les Gay. La majorité des voix était à 18. Puis ce sera au tour de Paul Augustin Gouffet d'être élu en 1855-56-60-65, puis de Pierre Adrien Gouffet en 1876.

La famille est encore bien présente en Uzège et dans notre village.

Denys Breyse est un des descendants de Jean Alexandre Gouffet. Depuis plusieurs années il se penche sur le passé de sa famille avec talent. Il nous fait cadeau ici de certaines de ses recherches.

Grand merci pour les Vallabrixois. Bernadette Voisin-Escoffier



(Musée bois labroche.com)

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DE POLICE,

CONTENANT

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE CETTE PARTIE IMPORTANTE de l'Administration civile en France ; les Loix, Réglemens & Arrêts qui y ont rapport ; les droits, privilèges & fonctions des Magistrats & Officiers qui exercent la Police ; enfin, un Tableau historique de la manière dont elle se fait chez les principales Nations de l'Europe.

Par M. DES ESSARTS, Avocat, Membre de plusieurs Académies, Député de la ville de Cherbourg.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



GAGNE-DENIER.

On donne ce nom, à Paris, à des hommes forts & robustes qui portent des fardeaux. Les Gagne-deniers servent ordinairement sur les ports.

Le Bureau de la Ville a fixé les salaires de la plupart des Gagne-deniers, par son Ordonnance de 1712.

A la Douane de Paris, il y a des Gagne-deniers, dont le nombre est fixé, qui ont seuls le droit de décharger & de recharger les marchandises qui y arrivent. Ils sont choisis par les Fermiers-Généraux. On les oblige de faire un apprentissage, & ils ne sont reçus qu'en payant de certains droits.

Ce sont ces Gagne-deniers qui font l'ouverture des ballots & des caisses, sous les ordres des principaux Commis de la Douane, de l'Inspecteur général des manufactures, & des Visiteurs.

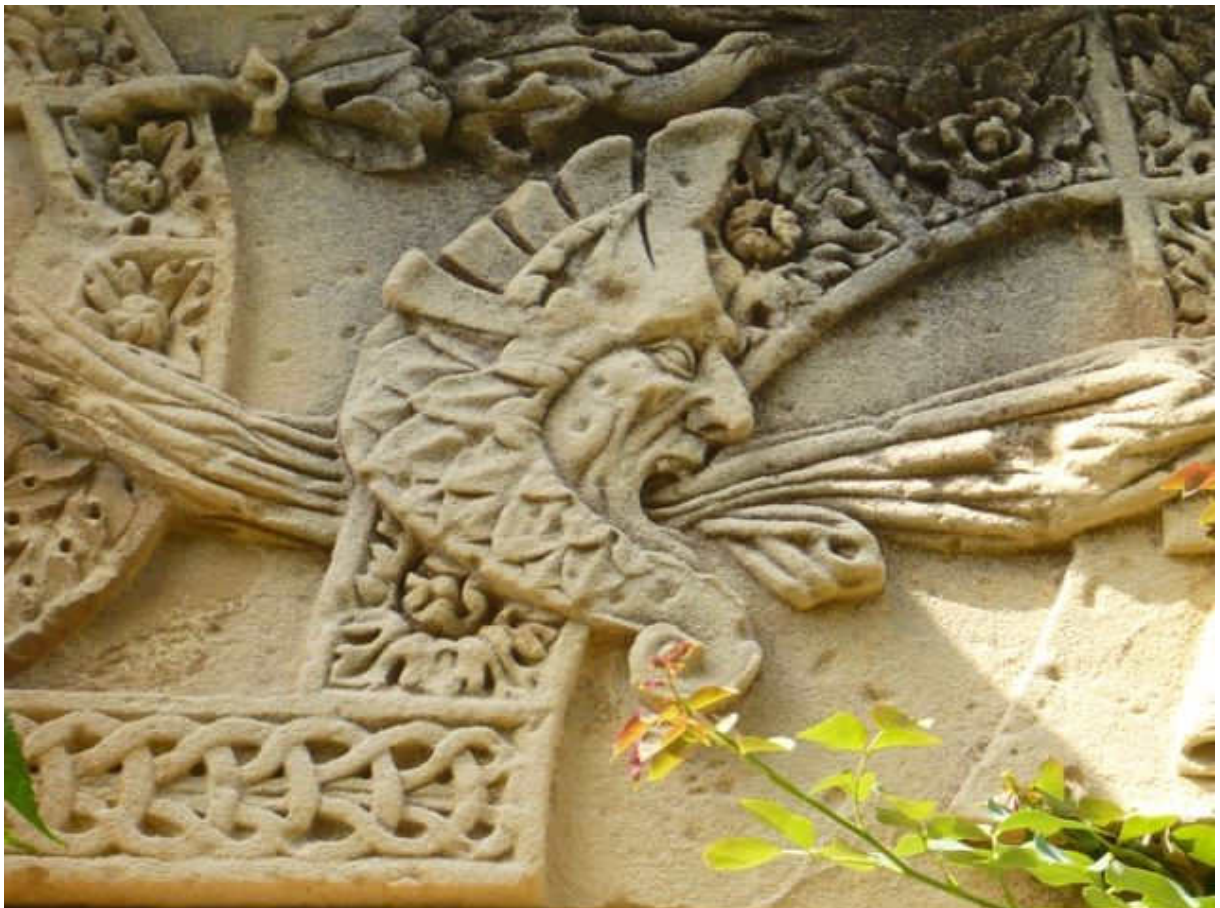
(Dictionnaire universel de Police de Paris – Monsieur des Essarts, avocats, député de Cherbourg – Tome IV – époque Louis XVI – Gallica BNF+Biblio Lyon)

(A ne pas confondre avec la Police des Gagne-Deniers de Lyon, fortement soupçonnée de dévaliser les bateaux et diligences. Mais c'est une autre histoire)

Sommaire :

- *Les Racines d'un Migrant à Vallabrix* p6
- *Tableaux Généalogiques* p14
- *La guerre de 1914-1918 à Vallabrix* p25
- *Mémoires de Guerre par Pierre Faustin Gouffet* p34

(élément de la façade Renaissance de Vallabrix- photo collection privée)



Les Racines d'un Migrant à Vallabrix, Jean Alexandre GOUFFET (1785)

Lorsque mon grand-oncle, Pierre Faustin GOUFFET, auteur en 1968 du livre sur l'histoire de Vallabrix ("Vallabrix mon village natal"), s'est intéressé à sa généalogie familiale, il est remonté pour la branche paternelle à la cinquième génération avec Jean Alexandre GOUFFET, dont l'acte de mariage est dans les registres paroissiaux du village (cf [image 1](#)) :

"L'an mil sept cent quatre vingt six le dix septième juillet après la publication d'un banc et vu la dispense de deux autres signée Dautun vicaire général sans qu'il nous ait apparu d'aucun empchement soit canonique soit civil j'ai béni le mariage de Jean Alexandre GOUFFET garçon menuisier originaire de la Ville de Paris paroisse St Sulpice habitant depuis environ deux ans dans le lieu et paroisse se St Quentin fils légitime et naturel de feus Jean Armand GOUFFET et de Françoise JACOB leurs extraits mortuaires deuement légalisés et exhibés d'une part et Anne CHAMAND fille légitime et naturelle de feu Jean CHAMAND et de Thérèse MEJAN de cette paroisse d'autre part. Ont été présents Srs Joseph DUCLAUX, Etienne Benoit GOUFFET, Antoine CHAMAND, André MELLE (qui ont) signé avec l'époux, l'épouse illeterée de ce requise"

Cet acte indique donc que Jean Alexandre GOUFFET est un nouveau venu dans le Gard. Pour quelles raisons ? Sa profession pourrait expliquer un "Tour de France" qui l'aurait vu s'arrêter dans le Gard. Mais il ne semble pas être seul, puisque l'acte cite aussi Etienne Benoit GOUFFET (qui signe), probable parent, mais sans qu'aucun détail ne soit donné.

Jean Alexandre et son épouse vont s'établir à Saint Quentin, où ils donneront naissance à deux garçons, Jean Etienne Benjamin le 4 septembre 1787 et Jean GOUFFET le 1 septembre 1791. Si les parrain et marraine du second sont tous deux issus du côté maternel, un troisième GOUFFET, prénommé Etienne Benjamin est le parrain de l'aîné. Là non plus, l'acte ne précise pas le lien de parenté. Il pourrait être, selon la tradition, puisque le père de Jean Alexandre est décédé, un frère aîné. Jean Etienne Benjamin fils épousera en 1809 une fille de Vallabrix et s'établira dans le village, mais c'est une autre histoire.

Il y a cinquante ans, Pierre Faustin GOUFFET n'avait pas pu remonter plus haut dans la recherche de ses racines familiales. Depuis cette époque, Internet a raccourci les distances et permet de travailler sans avoir les documents en mains. Mais remonter une généalogie parisienne demeure compliqué et aléatoire : en mai 1871, lors des insurrections de la Commune, des incendies ont frappé de nombreux bâtiments parisiens et ont détruit les archives et la plupart des registres entreposés à l'Hôtel de Ville. Les actes ont été patiemment reconstitués au XIX^{ème} siècle, mais il ne s'agit que d'une reconstitution partielle, principalement concentrée sur les actes du XIX^{ème} siècle, et la plupart des sources ont disparu à tout jamais. Quant à la deuxième copie des registres, détenue par les paroisses, elle ne remonte pas en-deçà de 1802 pour la paroisse Saint Sulpice.

L'espoir de remonter au-delà de la simple identité de Jean Armand GOUFFET et Françoise JACOB était donc infime. Le hasard, le bénévolat et la magie d'Internet m'ont cependant permis de lever une partie du voile, puisque j'ai pu reconstituer une partie de l'ascendance de Jean Armand

GOUFFET, avec 11 ascendants sur 5 générations, dont la plus ancienne est née au début du XVII^{ème} siècle ([cf Image 6](#)). C'est ce petit voyage jusque dans la Meuse, au Sud-Ouest de Vaucouleurs, que je vais raconter ([cf Image 5](#) - Extrait de la carte de Cassini de la région de Horville).

L'élément déclencheur a été la lecture d'une note dans une revue généalogique (de l'association SAGA, concentrée sur l'Ardèche), indiquant que des bénévoles appartenant à son antenne parisienne pouvaient faire quelques recherches. La chance a voulu que l'un de ces bénévoles soit un généalogiste professionnel, Xavier Robert-Mondin, qui travaille au sein du Cabinet Andriveau. Il a effectué une recherche dans les archives de ce cabinet et la chance était avec nous : il a pu localiser quelques informations essentielles :

- le mariage le 6 juin 1753 à Saint Sulpice de Jean Armand GOUFFET, veuf de Josèphe DAVRY, décédée en 1752, avec Françoise JACOB alias JAQUOT,
- le premier mariage de Jean Armand GOUFFET, sans filiation, le 28 septembre 1734, toujours à Saint Sulpice, avec Marie Anne DAVRIL,
- le mariage le 27 juillet 1775, à Saint Sulpice, de Marie Geneviève GOUFFET, fille de Jean Armand et de Françoise GOUFFET, baptisée le 29 mars 1759, avec Siméon BUTEUX.

Xavier ROBERT MONDIN me précisait dans nos échanges que j'avais beaucoup de chance. En effet : *"Le mariage de 1753 figure dans notre collection "pièces annexes", ce qui signifie que le dépouillement a été fait à partir des actes de baptêmes (et de décès de leurs parents le cas échéant) fournis par les parties au moment de la rédaction de l'acte de mariage. C'est exceptionnel et tous les mariages parisiens n'y figurent pas, hélas... Cette collection est totalement exclusive (constituée entre 1830 et 1871). Il n'existe aucune autre copie de ce dépouillement effectué par mes prédécesseurs, que ce soit dans les archives privées ou publiques françaises."*

Mais l'information la plus importante est que la filiation de Françoise JACOB/JAQUOT était indiquée puisque l'attestation dit qu'**elle est née le 9 septembre 1717 à Horville de Jean et de Marie RACTA**. C'est donc sur le site Web des archives départementales que je suis allé rechercher les informations, pour trouver très vite l'acte de baptême de Françoise, à la date indiquée. L'acte est aisé à lire ([cf image 2](#)) :

"Françoise, fille légitime de Jean JACOB laboureur et de Marie RACTA son épouse est née le neuuvième jour du mois de septembre de l'année Imil sept cent dis sept et a esté baptisée le même jour par Pierrette PARIS, veufve de défunt Jean JACOB, sage-femme de cette paroisse à cause du danger de mort dans lequel elle s'est trouvée, et les prières, exorcismes, onctions et cérémonies du baptême ont été faites sur elles le lendemain ». Son parrain était Hubert AUBRY jeune, habitant dans la paroisse voisine de Manières et sa marraine était Françoise LOPPIN, tous deux illettrés. Les parents étant connus, il suffisait de dérouler le fil.

Son père, né en 1686, a eu au total 16 enfants, issus de deux unions. Il se maria d'abord avec Marie RACTA en 1710, et elle lui donna 12 enfants entre 1712 et 1731 avant de décéder en octobre 1736 à l'âge de 51 ans. Françoise JACOB était la cinquième, mais seule une sœur aînée, Jeanne, a dû parvenir à l'âge adulte. Jeanne, âgée de 24 ans, épousa Claude CHAMPONNOIS, manouvrier, le 25 novembre 1738 dans la paroisse voisine de Dainville. Mais ce jour-là, Jean JACOB se maria avec Christine CHAMPONNOIS, la propre sœur de Claude. **Pour être bien clair, ce jour-là, François JACOB devint le beau-frère de sa fille !** Il avait alors 52 ans et sa seconde épouse devait encore le rendre père à sept reprises, avec une dernière naissance en 1754, quand il avait 68 ans. François JACOB décédait en 1763, après une vie bien remplie.

Son acte de baptême, daté du 15 juin 1686 à Horville désignait ses parents, Jean et Pierrette PARIS. Souvenons-nous que cette Pierrette était en 1717 la sage-femme qui devait mettre au monde et baptiser Françoise JACOB, sa petite-fille. Les registres paroissiaux nous ont d'ailleurs permis de retrouver la mention de l'élection de Pierrette comme sage-femme, le 19 juin 1701 ([cf image 3](#)) :

« Ce jourdhuy 19e du moy de juin mil sept cent un Pierrette PARIS femme de Jean JACOB de cette paroisse aagée de cinquante ans a este elue dans l'assemblee des femmes a la pluralité des suffrages pour faire l'office de sage femme et a presté le serment ordinaire entre mes mains conformement au rituel de ce diocese ».

Ces mentions d'élections sont communes au XVIIIème siècle dans les registres des paroisses de l'Est de la France (j'en ai rencontré plusieurs en Lorraine¹). L'élection devait désigner une personne de confiance, chargé de mener à bien l'accouchement, mais aussi, en cas de difficulté de baptiser le bébé, ou de l'ondoyer (l'ondolement est un baptême d'urgence, donné sans les cérémonies de l'église, et il pouvait être suivi quelques jours plus tard, si l'enfant survivait, d'un baptême en bonne et due forme). Dans le cas de Françoise JACOB, en dépit du baptême d'urgence, la suite s'était bien passée puisqu'elle grandit et qu'elle épousa Jean Armand GOUFFET en 1753 à Paris.

Le mariage de Jean JACOB et de Pierrette PARIS s'est tenu le 3 novembre 1670 à Houdelaincourt, à quelques kilomètres de Horville. C'était sans doute le village de naissance de l'épouse. Quant à l'époux, il est dit originaire de Montreux. Il s'agit peut-être d'un village au Sud-Est de Nancy où ce nom semble attesté. J'ai identifié plusieurs de leurs enfants outre Jean : Didiere, Françoise, Didier, Marguerite et Elisabeth. Cette dernière s'est établie dans les Vosges (à Avranville) après son mariage.

Si nous revenons maintenant à Marie RACTA, la mère de Françoise JACOB. Son mariage en 1710 avec Jean JACQUOT est filiatif et indique qu'elle est née le 19 juillet 1685 à Houdelaincourt, fille de François et Florentine MARCHAL. J'ai trouvé dans la foulée le mariage de ses parents en 1682 dans la même paroisse, et même la naissance de son père, François RACTAT, le 2 mars 1659 à Houdelaincourt, avec ses parents : François et Marie VAULTIER. Il est rare que les registres paroissiaux permettent de remonter aussi loin dans le temps, mais la chance était décidemment de mon côté.

En effet, lorsque le 30 janvier 1714 François RACTAT, frère de Marie, se maria, son épouse, Margueritte DEBILLEAU, était sa cousine éloignée, et l'acte de mariage mentionne une dispense du quatrième degré de consanguinité. Or un généalogiste, Roger HARNICHARD avait mentionné lors de la mise en ligne des informations sur ce couple, la côte du dossier aux Archives Départementales de la Meuse : 3G26/229. Mieux même : sollicité, il me fit rapidement parvenir les copies des images qu'il possédait de ce dossier ! Un tel dossier devait être établi (moyennant finances) à chaque fois que les futurs époux étaient apparentés, et ce jusqu'au quatrième degré.

Ce dossier fut établi par Mr Nicolas RICHELLOT, curé de Houdelaincourt, dont je cite un extrait de la demande :

« Ils désirent se marier ensemble mais ne le peuvent sans une dispense de nostre St père le pape ou de Monseigneur l'Eveque de Toul à cause de l'empechement dirimant qui est entre eux et qui provient de ce qu'ils sont parents au troisième et quatrième degrés de consanguinité (... et...) qu'a cause de la petitesse du lieu dans lequel ils sont nés et du grand nombre de parents qu'ils y ont

Voir aussi : <https://genealogie101.com/2016/05/23/lelection-de-sage-femme-au-xviiieme-siecle/>

laditte Marguerite DEBILLAUX auroit beaucoup de peine de trouver un mary qui luy convienne autre que Pierre RACTAT; et qu'enfin la pauvreté les mettant hors d'estat de recourir au pape ils esperent encore de la bonté de mondit Seigneur qu'il ne les obligera pas d'y avoir recours, mais qu'il voudra bien la leur accorder luy mesme en vertu de l'indult (i.e. dérogation) que le St pere luy a donné en faveur des pauvres ».

Le curé avait fait comparaître leurs parents (leurs pères François RACTAT et Nicolas DESBILLAUX, qui savaient tous deux signer, leurs oncles François PIGOROT et Gervais VAULTROT pour reconstituer leur généalogie). Enfin, il avait vérifié auprès d'autres paroissiens (Claude et Nicolas RICHIER) la véracité des arguments des demandeurs. Il avait enfin synthétisé la filiation des époux, qui faisait apparaître qu'ils descendaient tous deux d'un même couple "souche" : Didelot RACTAT et Edotte NORMAND, en trois générations pour le futur époux et en quatre pour la future épouse ([cf image 4](#)). Et voilà donc une génération de plus identifiée dans l'ascendance de Marie RACTAT, et donc de Jean Alexandre GOUFFET.

J'étais arrivé là au terme de ce chemin qui, en quelques semaines, m'a permis de remonter d'un siècle et demi. La chance m'avait servi et les découvertes avaient été nombreuses, avec entre autres, une élection de sage-femme, et ce dossier de dispense qui permet d'avoir aussi un regard complémentaire sur une petite communauté villageoise du début du XVIII^{ème} siècle. Bien entendu, les questions restent nombreuses : quelles raisons ont conduit Françoise JACOB à Paris, puis son fils vers Vallabrix ? Sera-t-il possible un jour de remonter la branche paternelle ?

Les registres paroissiaux du Gard n'étant toujours pas en ligne (c'est à ce jour le tout dernier des départements dans cette situation !), il me faudra encore attendre pour tirer d'autres fils. Mais la généalogie est un loisir qui enseigne la patience. Elle est parfois récompensée, surtout quand la coopération entre passionnés ouvre des portes qui étaient closes depuis trois siècles.

Denys Breysse, 20 mars 2017

Remerciements : Ce travail n'aurait pu voir le jour sans le secours de Xavier ROBERT-MONDIN, du Cabinet Andriveau (merci à son travail bénévole et aux informations qui ont permis de remonter la piste), à Alain ESTEOULE de l'association SAGA, et à Roger HARNICHARD qui m'a communiqué le dossier de consanguinité établi pour le mariage de 1714 entre Pierre RACTAT et Marguerite DESBILLEAUX.

est av. e Montaigne Prieur
L'an mil Sept cent quatre vingt six Le dix septiesme
juillet après la publication d'un bant et vu la dispense
des deux autres Signes Dautem Vicar General Sans quel

nous ont apparu d'aucun empêchement soit Canonique
 soit Civil qui bair le Mariage de Jean Alexandre
 Gouffet Garçon Menuisier originaire de la ville de
 Lezard Paroisse St Sulpice habitant depuis environ
 deux ans dans le lieu et Paroisse de St Quentin fils
 légitime et naturel de feu Jean Armand Gouffet
 et de Françoise Jacob leurs légitimes Mortuaires
 deuenent légitimes et cohabites d'une part. Et Anne
 Chamand fille légitime et naturelle de feu Jean
 Chamand et de Thérèse Mejan de cette Paroisse
 d'autre part ont été présents L^{rs} Joseph Duclaux
 Anne Benoit Gouffet Antoine Chamand coud^r Melle
 Signé avec l'epouse l'epouse illégitime de la quinquie
 l'acte Certifié de parcella publication du S. Sordie
 Coud^r de St Quentin et d'une des parties Gouffet
 Duclaux Gouffet Chamand
 Melle e Montagnon
 Lan Mil Sept cent quatre Vingt Six le Vingt sixieme

Image 1. Acte de mariage de Jean Alexandre GOUFFET et Anne CHAMAND

(registres de Vallabrix, 1786)

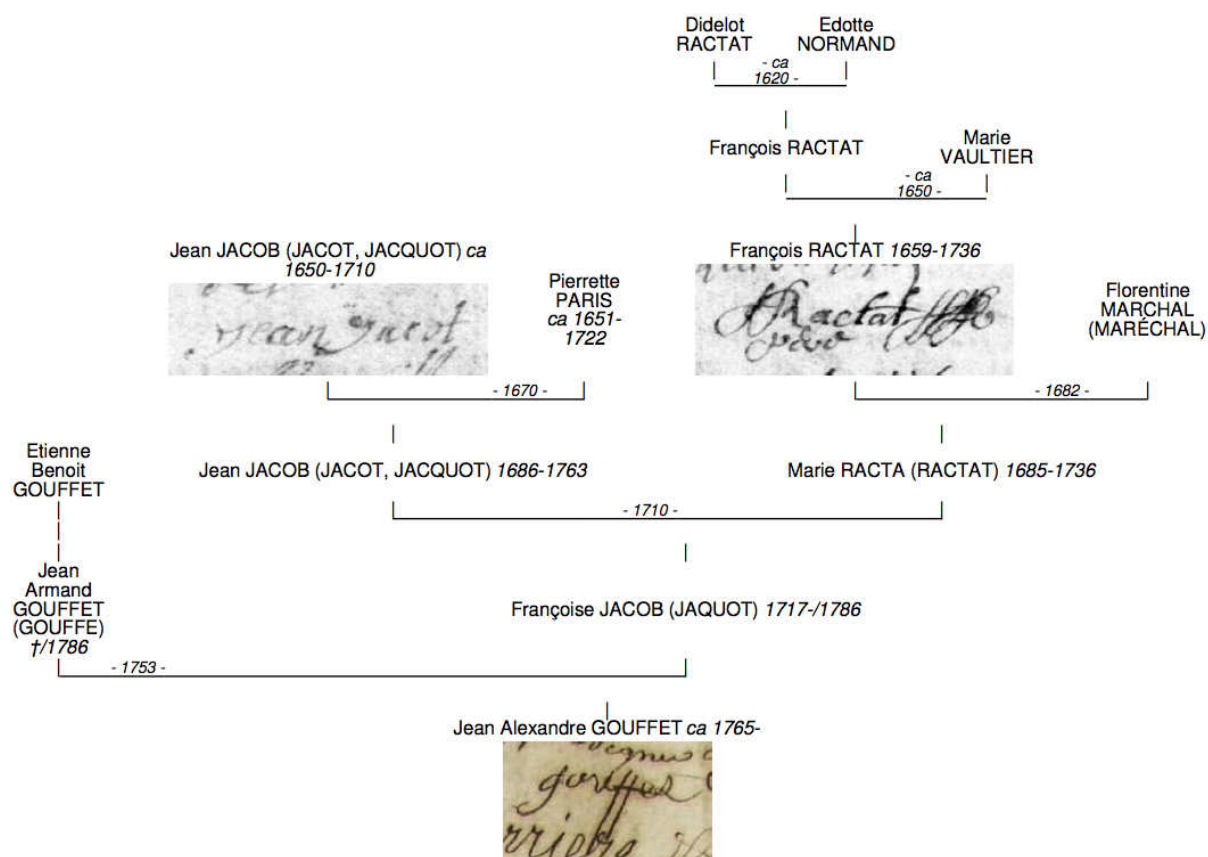


Image 6. Ascendance reconstituée de Jean Alexandre GOUFFET (nota, la mention d'Etienne Benjamin est incertaine et ne provient que d'une mention manuscrite de mon grand-oncle - il s'agit sans doute d'une déduction hasardeuse).



(Eglise de Vallabrix 1920 photo collection privée)

TABLEAUX GENEALOGIQUES

Comme toujours en généalogie il s'agit ici d'une première approche, déjà bien avancée, mais qui pourra être complétée au fil du temps et des recherches. Il s'agit avant tout de rendre hommage à nos anciens et de répondre aux questions des plus jeunes.

*Confucius a dit : « **Etudiez le passé si vous voulez appréhender le futur** ».*

Sources diverses : Cercle Généalogique de l'Uzège relevé Vallabrix+ -Généanet +.arch communales Vallabrix-St Quentin la Poterie- Uzès + recherches Denys Breysse + photos collections Denys Breysse et Ginette François +Merci à notre regrettée Laurette François pour ses commentaires.-

Grand merci aux familles Gouffet pour leur participation active à ces tableaux et leur intérêt pour nos recherches.

Les Origines connues à ce jour

Jean Armand GOUFFET (dcd avant 1786)(Paris)

fils de Etienne Benoît Gouffet et de ?

ép. **Françoise JACOB (1717- ?)(Paris) le 6 juin 1753**

Mariage à l'église St Sulpice Paris – dcd avant 1786

Jean Alexandre (né à Paris – résident St Quentin La Poterie en 1785)

Epoux **Anne CHAMAND** (Vallabrix) le 17-07-1786

(mariage célébré à Vallabrix)

Jean Etienne Benjamin (1787- ?)

Epoux le 12-09-1809 de **Marie COMBE** (1788- ?) (Vallabrix)

Paul Augustin (1819-1909)

Epoux de **Marie GALOFRE (GALOFFRE)** (ca1822-1879)

Pierre Adrien Marie Rosalie Irma Joséphine Albine Joseph Elie Jules + 3 enfts

(Branche Aînée)

(Branche Cadette)

Voir les tableaux suivants- Pour plus de clarté, les Breyse sont de la branche Pierre Adrien/Marie Noémie Cassagne, Les Gouffet de Vallabrix sont de la branche Joseph Elie/Hélène Louise Albertine Cassagne.

Le père de Jean Armand pourrait être GOUFFET Etienne Benoit selon une mention manuscrite sur l'arbre établi dans les années 1970 par GOUFFET Pierre Faustin.

Jean Etienne Benjamin GOUFFET (1787-)

fils de *Jean Alexandre Gouffet* et de *Anne Chamand*

ép. *Marie COMBE* (1788-) Mariage à Vallabrix le 12-09-1809

Jean E Benjamin	Justine Marie	Paul Augustin	Ursule Rose	Marie Euphrosine
(26-1-1814- ?)	Thérèse	(1819-1909)	(1822-1869)	(1824-1897)
	(1816- ?)	Qui suit	ép Jean GAILLARD	ép Pierre
			(1814-1869)	GARNIER
				(1821-1887)

Marie Combe est de Vallabrix, fille de Jean Combe et de Marie Chazel. Marie a 20 ans et Jean Etienne 22 ans lors de leur mariage. La famille Combe est installée à Vallabrix depuis au moins 1732.

Jean Gaillard est de Remoulins, 29 ans lors de son mariage en septembre 1843, Ursule a 21 ans. - Pierre Martin Garnier est originaire de Théziers, 29 ans lors de son mariage en 1850 et Marie Euphrosine 25 ans.

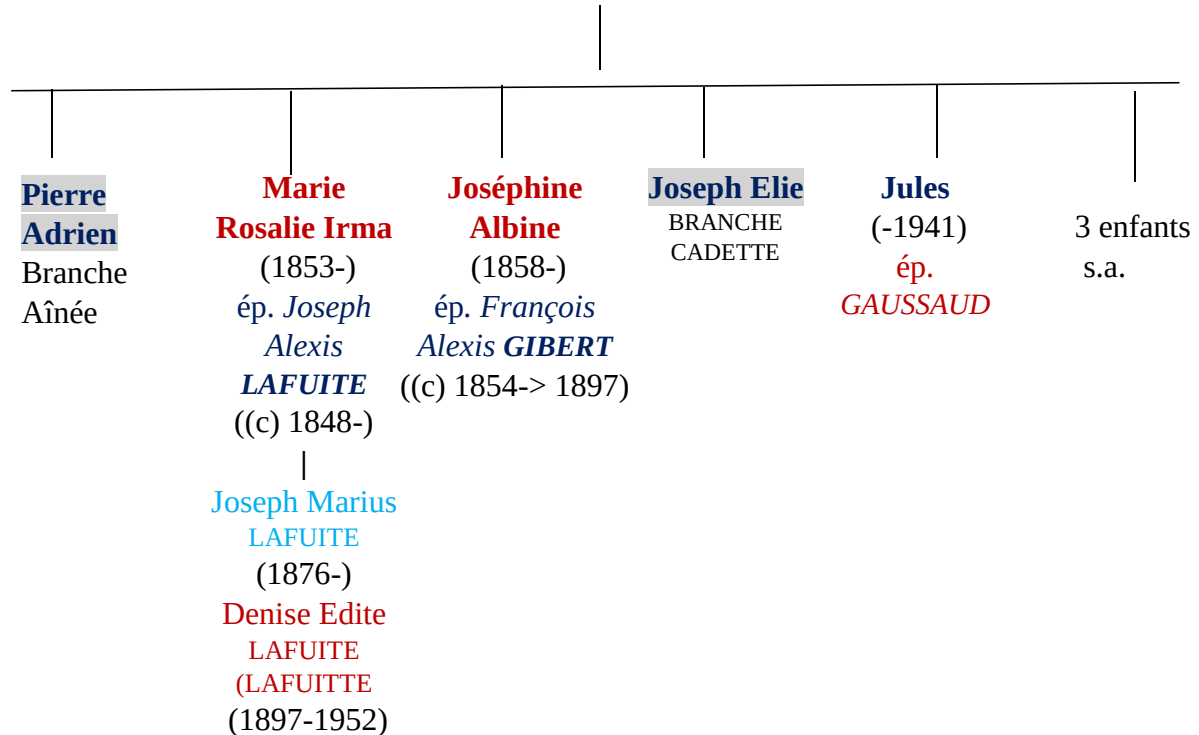
Les archives indiquent un frère à Jean Etienne Benjamin né en 1791, probablement décédé enfant.

Dans l'acte de baptême de Jean Etienne Benjamin né en 1787 apparait Etienne Benjamin Gouffet parrain (marraine Catherine Chamand tante maternelle) et Etienne Benoît Gouffet est présent lors du mariage à Vallabrix de Jean Alexandre et Anne Chamand. Des Gouffet déjà installés à St Quentin La Poterie ou bien arrivés avec Jean Alexandre ? Les archives de St Quentin La Poterie indique qu'aucun Etienne Benoît Gouffet décède sur ce village de 1802 à 1852, ni pendant la Révolution. A ce jour pas explication à donner, seulement des suppositions : frère, cousin, oncle venu pour la cérémonie ?.

Paul Augustin GOUFFET (1819-1909)

fils de *Jean Etienne Benjamin GOUFFET* (1787-) et de *Marie COMBE* (1788-)

ép. *Marie GALOFRE (GALOFFRE)* (~ 1822-1879)



Paul Augustin est menuisier.

Joseph Alexis Lafuite est originaire de La Capelle-Masmolène, 28 ans lors de son mariage le 31 janvier 1876 à Vallabrix. Marie Rosalie Irma a 22 ans.

François Gibert est de Nîmes, 28 ans lors de son mariage le 20 février 1882 à Vallabrix, la mariée a 23 ans.

Trois autres enfants décédés en bas-âge:

Ulisse Adrien né le 8 mai 1851 à Vallabrix

Augustin Louis Jean né le 12 mai 1855 à Vallabrix

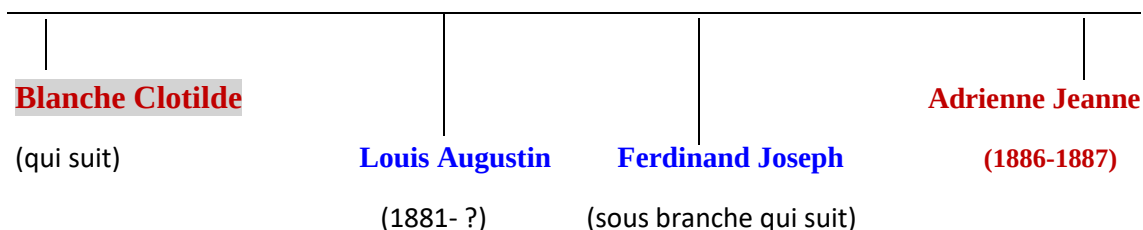
Marie Monique née le 5 mai 1860

Branche Aînée

Pierre Adrien GOUFFET (1849-1922)

fils de *Paul Augustin Gouffet* et de *Marie Combe*

Epoux le 13 novembre 1876 de *Marie Noémie CASSAGNE* (1859-1887)



Pierre Adrien est cultivateur propriétaire. Il est né à Vallabrix le 12 septembre 1849 et décède le 11 octobre 1922 à 73 ans peut-être à Nîmes, Vallabrix ou Saint Julien de Peyrolas. A sa naissance son père à 30 ans et sa mère 27 ans environ.

Lors son mariage à Vallabrix Pierre Adrien a 27 ans, et Marie Noémie est toute jeune, 17 ans. Elle est la fille de Louis Cassagne et de Rose Célestine Drôme. Sa sœur Hélène Louise Albertine épouse le frère de Pierre Adrien, Joseph Elie.

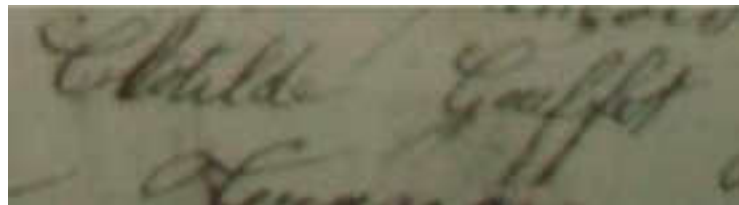
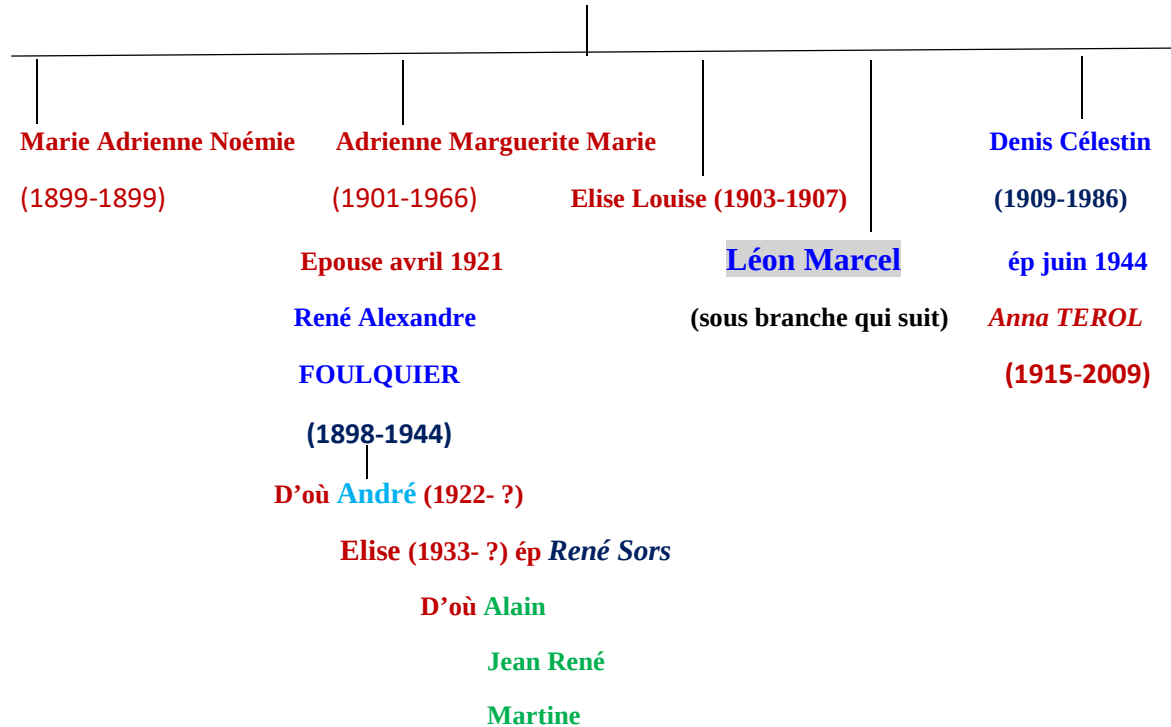
Marie Noémie quitte ce monde le 18 février 1887 à 27 ans et sa fille Adrienne Jeanne le 14 juillet 1887 à 15 mois (décès pour cette dernière à Nîmes chez son père nous indique l'acte d'état civil ?)

Pierre Adrien se remarie le 30 novembre 1887 à Vallabrix avec Suzanne Dalzon. Il a 38 ans et Suzanne 33 ans. Le père de Suzanne est tafetassier et faiseur de bas comme son père.

Blanche Clothilde GOUFFET (1879-ca1944)

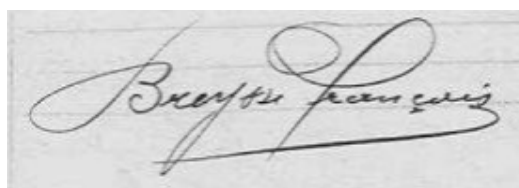
fille de *Pierre Adrien Gouffet* et de *Marie Noémie Cassagne*

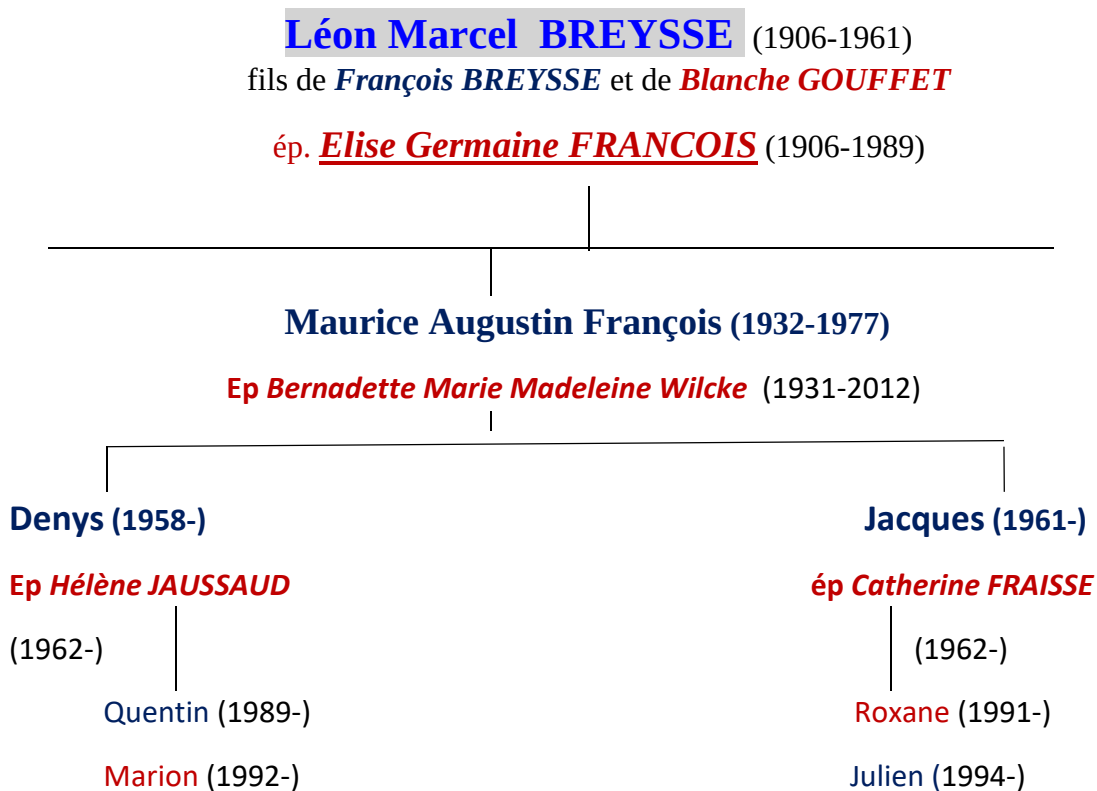
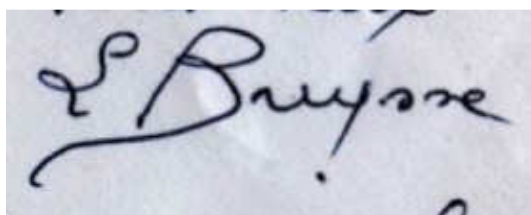
Epouse le 8 juin 1897 de François Jean Baptiste BREYSSE (1871-1939)



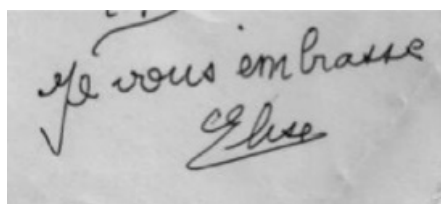
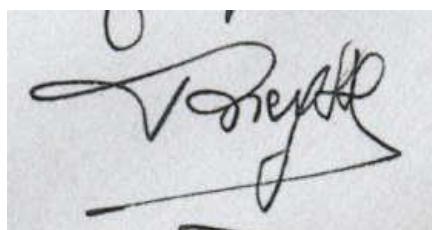
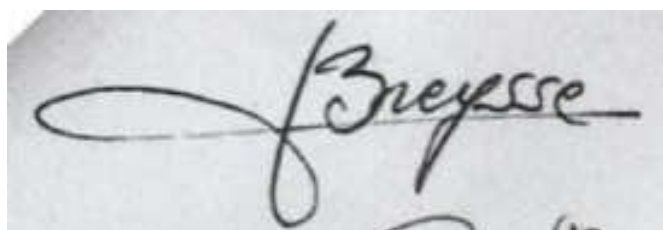
Blanche Clothilde est née le 13 avril 1879 à Vallabrix (Gard). Elle décède avant 1944, à l'âge de moins de 64 ans. A sa naissance son père Pierre Adrien est âgé de 29 ans, et sa mère Marie Noémie est âgée de 19 ans. Elle est sans profession mais sa signature montre une aisance d'écriture.

Elle se marie avec François Jean Baptiste BREYSSE (1871-1939), employé des Chemins de Fer (1901), conducteur de train (1906), fils de François BREYSSE (1845-1912) et de *Marie ROBERT* (1843-1898) le 8 juin 1897 à Vallabrix (Gard). François a 25 ans et Blanche a 18 ans. François serait originaire de Langlade d'après l'acte de mariage.

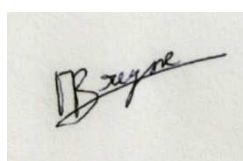


Léon et Elise

Maurice Augustin et Bernadette



Marion



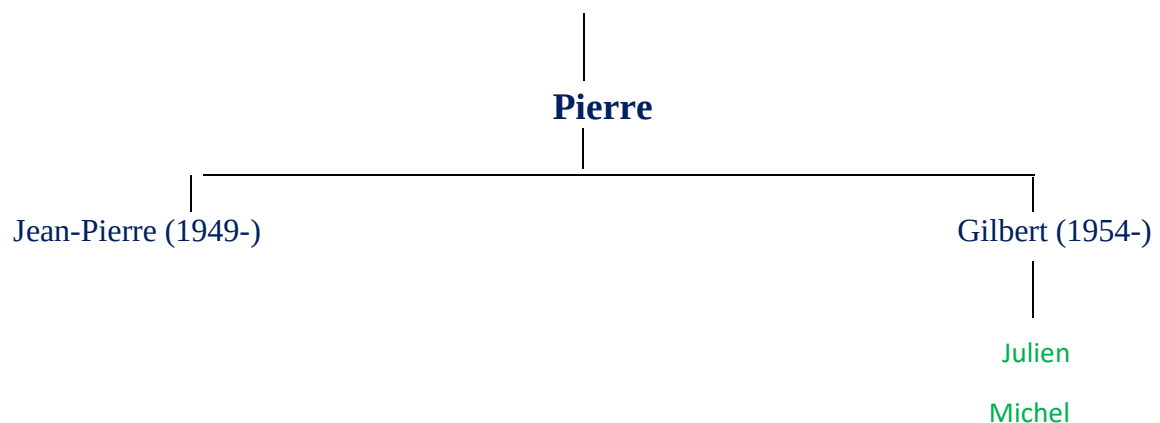
De gauche à droite Eléonore Yvonne, François Faustin, Elise François sœur d'Eléonore, Léon Marcel Breyse (1960)

Sous-branche issue de Ferdinand Gouffet

Conjoints inconnus à ce jour.

Ferdinand Joseph GOUFFET (1883-)

fil de **Pierre Adrien**(1849-1922) et de **Marie Noémie Cassagne** (1859-1887)



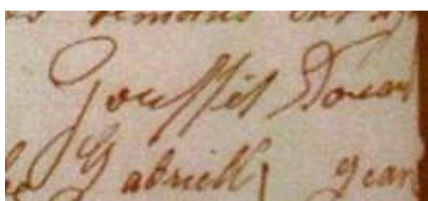
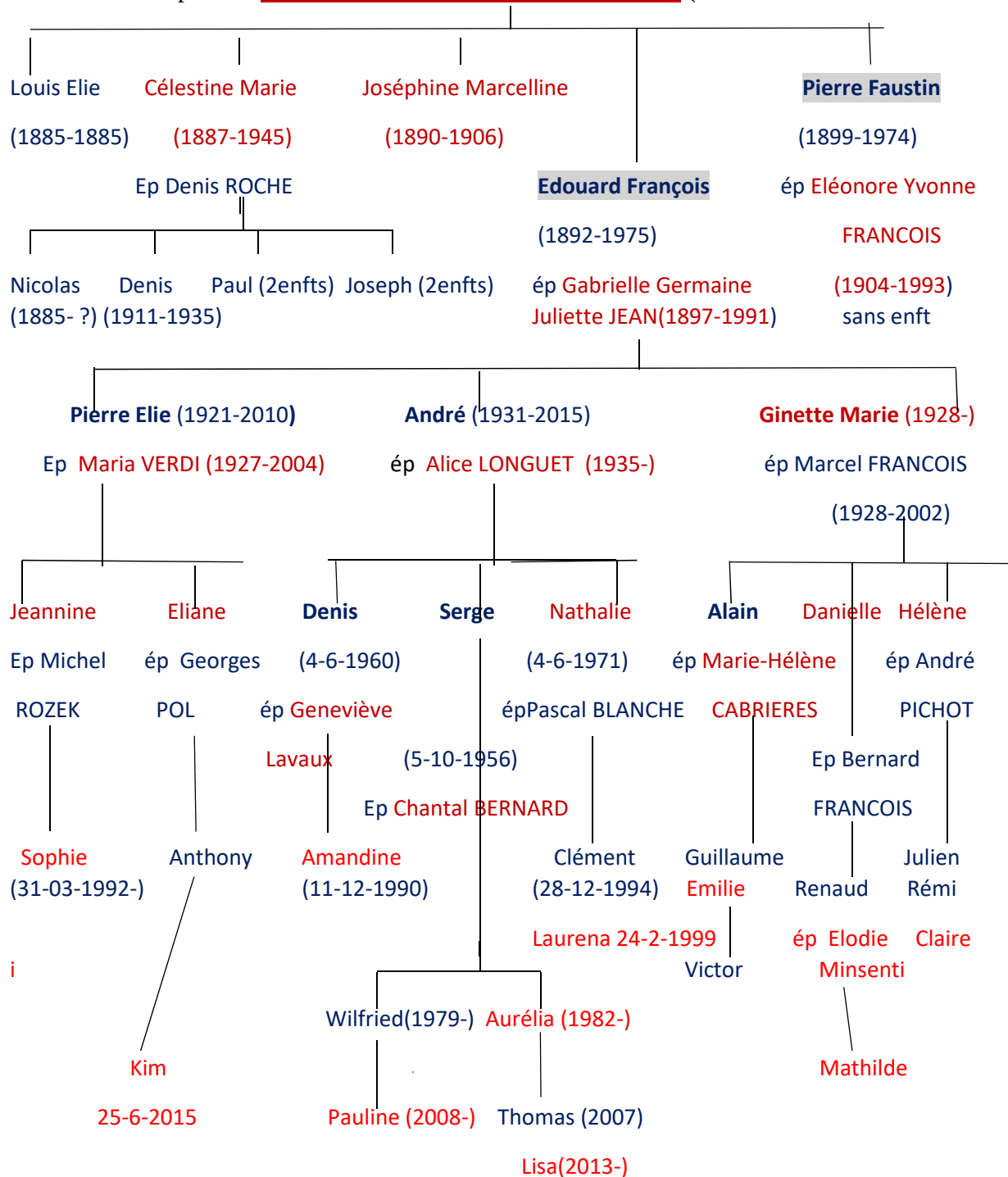
En avril 1932 Ferdinand Gouffet vit dans la petite ville de La Londe Les Maures dans le Var.

Branche Cadette

Joseph Elie GOUFFET (1862-1939)

fils de **Paul Augustin Gouffet** (1819-1909) et de **Marie Galoffre** (Galofre) (ca1822-1879)

époux d'**Hélène Louise Albertine CASSAGNE** (1867-1932°)



Edouard et Gabrielle Jean

-Gabrielle Germaine Jean est de St Quentin la Poterie, sa mère est Rosalie Fabre, deux familles importantes de ce village

- Hélène Cassagne sœur de Marie Noémie épouse de Pierre Adrien Gouffet frère de Joseph Elie.



*Travailleuses de l'usine de pipes de St-Quentin la Poterie
(Gabrielle Gouffet et Antoinette sa sœur)*



Il s'agit plus exactement sur la première photo de Gabrielle Jean épouse d'Edouard Elie Gouffet. La famille Jean est encore bien présente sur Saint Quentin La Poterie.

Les jeunes filles étaient employées dans les usines des alentours puis après le mariage s'occupaient de leur maisonnée.

MÉDAILLE

MÉDAILLE DE CHEVALIER DU MÉRITE AGRICOLE ACCORDÉE À ANDRÉ GOUFFET PAR MONSIEUR LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE SUR LA DEMANDE DE MONSIEUR LE PRÉFET DU GARD.

André Gouffet est né à Vallabrix le 15 mai 1931. En 1945, à l'âge de 14 ans, il commence à travailler comme aide familial. Il effectue son service militaire du 5 novembre 1952 au 1er mai 1954 puis est rappelé quelques mois en Algérie. En 1954, il s'installe comme exploitant agricole et assure plusieurs mandats d'administrateur de la cave coopérative viticole de Vallabrix. En 1993, à 62 ans, il prend officiellement sa retraite.

Aujourd'hui, à 81 ans, il continue d'être tous les jours dans les vignes et les vergers de son fils. Il bichonne avec amour sa terre, l'hiver, le matin, il est le premier du village à tailler ses vignes. Depuis son plus jeune âge, il ne s'est jamais arrêté de travailler.

Il est un exemple de rigueur pour les plus jeunes. Il a transmis sa passion à son fils Denis, agriculteur et à son petit fils Clément Blanche qui fait des études dans un lycée agricole.

Malgré les difficultés du secteur agricole, j'espère que des jeunes prendront le relais d'André pour qu'on continue à avoir des productions agricoles variées à Vallabrix.

André, je vous souhaite de continuer longtemps à arpenter vos terres.

Extrait du discours de Bernard Rieu, maire de Vallabrix, lors de la cérémonie de remise de la médaille, le 12 mai 2012.



(André Gouffet -Gazette De Vallabrix 2012 avec l'aimable autorisation de Bernard Rieu)



Vallabrix 1950 – carte postale collection privée.

La Guerre de 1914-1918

La guerre de 1914-1918 a laissé des traces indélébiles dans les mémoires, dans les familles. A Vallabrix comme ailleurs. Nous allons voir ces événements au travers des registres communaux, ce qu'ont vécu les villages dans l'attente.



(Camp des Garrigues Massillan Nîmes 1914 Présentation au drapeau – Edition Louis XV Nîmes)

La guerre apparaît dans nos registres communaux dès le 9 octobre 1914. Léon Brun fait fonction de maire. Le maire élu et la plupart des conseillers municipaux sont mobilisés : Joseph Prozen, maire, Louis Guérin adjoint, Aubert, Pascal, Gay, Veilhon sont absents pour cause de guerre. Restent pour s'occuper de la commune, Léon Brun, Paul Roche, Alphonse Félix, Paul Guiraud. Les chefs de familles, la plupart âgés, vont faire tourner la boutique.

Les mobilisés sont exonérés de la taxe vicinale pour 1914. Il s'agit de prestations en nature ou en argent pour l'entretien des chemins. La décision communale mentionne pour expliquer l'exonération : « **aucun n'a pu se libérer pour effectuer ses journées sur les chemins** ». Il semble que nos élus soient persuadés que la guerre ne durerait pas très longtemps et que les mobilisés seront à nouveau là d'ici peu. C'était la « der des ders », on était parti la fleur au fusil. Mais cette guerre va mobiliser bien au-delà de l'Europe, marquée par les progrès de l'industrie de l'armement et aboutissement logique de la montée du nationalisme et du militarisme européen. Dès 1914 les hommes de 20 à 50 ans sont appelés, 43 % sont des ruraux, ce qui va poser de gros problèmes dans l'agriculture, et pour l'approvisionnement des villes et des campagnes. Ci-dessous les noms de mobilisés qui sont exonérés de la taxe vicinale à Vallabrix :

Chalvidal Hippolyte - Aubert Jules - Gay Ulysse - Veilhon Joseph - Aubert Paul - Bonnaud Léon
- François Augustin - Gouffet Léon (?) - Ance Elie - Bouchet Marius - Boutaud Jules - Gay

Antonin - Prozen Joseph - Maystre illisible - Maystre Marius - Prozen Philippe - Guérin Louis - Lacroix Louis - Aubert Joseph - Guérin Eugène - Ance Gaston.

mobilisés au début de la guerre.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. le Préfet ayant pour but d'exonérer de la taxe vicinale pour 1914 les prestataires en nature qui n'ont pu se libérer par suite de leur mobilisation.

Il fait remarquer qu'aucun contribuable mobilisé n'a commencé ses prestations en nature. En conséquence tous les mobilisés chefs de famille doivent être dispensés d'effectuer leurs journées sur les chemins.

Voici leurs noms et prénoms:

Chalvidal Hippolyte	Aubert Jules	Gay Ulysse
Veillon Joseph	Aubert Paul	Bonnaud Léon
François Augustin	Gouffet Léon	Chire Elie
Bouchet Marius	Bonnaud Jules	Gay Adolphe
Prozen Joseph	Maystre Dorit	Maystre Marius
Prozen Philippe	Guérin Louis	Lacroix Louis
Aubert Joseph	Guérin Eugène	Ance Gaston

Copie de la présente délibération sera adressée immédiatement en triple expédition à M. le Préfet qui prendra au sujet des intéressés telle décision qu'il appartiendra.

Fait à Vallabrix le jour, mois et an que dessus.

P. Guérin *R. L. Lefebvre* *Brumy*

Etat des délibérations prises par le conseil municipal de Vallabrix le 15 mai 1915.

(Archives communales Vallabrix registre 1914-1937- relevés Michel Voisin)

D'autres hommes du village sont mobilisés, mais n'apparaissent pas dans cette liste car ils ne sont pas assujettis à cet impôt. Un Léon Gouffet apparaît, inconnu de nos recherches. Erreur de prénom ou deuxième ou troisième prénom d'usage ?

Le garde champêtre Pierre Rouchet démissionne « pendant le temps de la guerre », il est mobilisé et sera remplacé « provisoirement » par Joseph Maystre, plus tout jeune, 69 ans. Le four communal du sieur Marius Eugène Bouchet, mobilisé, devient à la charge de la commune. Il faut prévoir en mai 1915 3500 fagots pour alimenter le foyer du four. Le village ne peut se passer de son approvisionnement en pain. Une demande de coupe de bois est faite aux Eaux et Forêts. Il en coûtera 280 frs à la commune.

On s'organise comme on peut. Le préfet le 7 juin 1915 réclame vingt noms pour faire partie de la commission des impôts (taxes foncières des non bâtis). Titulaires : de Vallabrix Paul Desplans, **Joseph Gouffet**, Camille Gay, Paul Roche, Firmin Boutaud, Félicien Arène, Vincent Brun, Alphonse Félix et Louis Bonnaud de la Bastide d'Engras, Jean Sylvain de St Quentin, ces deux derniers forains c'est-à-dire n'habitant pas la commune mais propriétaires de biens sur le village.

Suppléants : de Vallabrix, Paul Guérin, Elie Pascal, Mathieu Pradier, Germain Dussaud, Daniel Desplans, Gustave Roché, Joseph Desplans, Laurens François, et Paul Vincent d'Uzès, Paul Gay de La Capelle, ces deux derniers forains.

Joseph Elie Gouffet, 52 ans en 1914, est le père de Pierre Faustin qui nous a laissé un récit de sa mobilisation, récit que nous verrons un peu plus loin.



Verdun 1916 –Collection Le Monde11-2013

Dans chaque décision municipale, les présents rappellent que les conseillers municipaux absents sont mobilisés. Le 23 octobre 1915 nos élus votent 23 frs pour l'achat de vêtements chauds pour nos vaillants soldats.

Le 15 janvier 1916, à nouveau il faut exonérer les mobilisés des prestations en nature pour les réparations des chemins. « **Ils n'ont pu se libérer par suite de leur mobilisation** ». La liste ci-dessous est intéressante car elle situe nos soldats et donne la date de leur mobilisation. Ils sont tous partis à la même date. La mention pour certains « Sur le front », discrétion ou ignorance ? L'un est mutilé, Louis Pascal, il reviendra siéger au conseil municipal, d'un autre, Paul Aubert, on est sans nouvelles depuis le 7 avril 1915.

Les douze sont partis le 3 août 1914. Sur les 21 mobilisés exonérés de l'impôt de la liste de 1914 seuls 12 sont mentionnés sur celle de 1916. Pourquoi cette différence avec l'année 1914 ? Il fallait posséder des animaux, des charrettes pour être imposé, avoir une activité sur Vallabrix, agriculteur, artisan...Est-ce que les familles ont vendu charrettes et animaux ? Dégrèvements exceptionnels ?

Le conseiller communal Louis Pascal réapparaît sur les décisions en janvier 1915. Par contre le boulanger Marius Eugène Bouchet est toujours mobilisé et nous nous débrouillons pour l'approvisionnement en pain. Nous sommes autorisés à prélever sept stères de bois pour l'école et la mairie, trois pour le brigadier (?) forestier, et trois mille fagots pour le four.

Observations	N° in carte du rôle	Noms et prénoms des prestataires qui ont déclaré vouloir acquiescer leurs prestations en nature.	Date de la mobilisation.	Montant de la coté.	Montant du secours accordé proportion.	N° du C. U.
Sur le front	50	Bouchet Marius	3 Août 1914	4,47	4,47	très favorable
à Uzès, au 163 (3e pôt.)	67	Sussaud Léopold	"	1,96	1,96	id
Aux Landaulan.	101	Sussaud Honoré	"	1,69	1,69	id
multis de la guerre	161	Pascal Louis Augustin	3 Août 1914	8,26	8,26	id
	98	Sussaud Jean Louis	"	4,27	4,27	id
à Brignouy	1	Aure Gaston Henri	"	1,30	1,30	id
Sur le front	171	Frozy Joseph	3 Août 1914	13,32	13,32	id
id	106	François Charles Augustin		7,14	7,14	id
Fournitures militaires (un cheval) transporteur à Uzès (front de la guerre)	22	Aubert Joseph sp ^r Dussaud	3 Août 1914	10,72	10,72	id
à la disposition de son unité (un cheval) à 7 Août 1915	78	Aubert Paul	id	1,94	1,94	id
réfournir à l'ambulance (un cheval)	25	Aubert Jules	"	1,22	1,22	id
sur le front	132	Gay Antoine	3 Août 1914	11,64	11,64	id
Total				79,93	79,93	

Copie de la présente délibération sera adressée immédiatement
au triple expédition à M. le Préfet qui prendra au surplus son
intéressé à la décision qu'il appartiendra.
Fait à Vallabrig le jour mois an au quel dessus.
Philip Roche

En mai 1915, huit personnes ont droit à l'assistance médicale gratuite. Des impôts supplémentaires pour pallier à un « excédant de dépenses », donc à un déficit. En juin une commission des impôts est créée : 20 noms tous de 55ans à 70ans, un vieillissement évident des responsables de la commune.

Sur demande du préfet, le 27 février 1916, un Comité Communal d'action rurale ou agricole est élu pour la durée des hostilités : à l'unanimité, Paul Roche, Alphonse Félix, Louis Pascal, élus municipaux, et Joseph Elie Gouffet, agriculteur. Léon Brun faisant fonction de maire en sera le président. Le secrétaire de mairie est Monsieur Bonnaud. (nous n'avons pas son prénom et ne pouvons pas le situer dans la communauté). Il sera le secrétaire du comité, le vice-président en sera Joseph Elie Gouffet. Félicien Arène et Mathieu Pradier sont associés dans un premier temps à Joseph Gouffet en tant qu'agriculteurs. L'élaboration de la liste des répartiteurs de 1916 est laborieuse, liste raturée, surchargée, incomplète. Les suppléants ont disparu faute de candidats.

Il faut se prononcer le 18 mars 1916 sur l'état des chemins. Des orages du 25 juin 1915 ont fortement endommagé les chemins n°1, 2, 3. Les réparations se montent à 400 frs entièrement pris en charge par la commune qui semble avoir un peu plus de 2000 frs de disponibilités. La commune tourne au ralenti donc moins de dépenses. L'agent voyer de l'arrondissement d'Uzès dans un premier temps proposait que nous ne prenions en charge les réparations des chemins que pour 170 frs.



(Corvée de soupe et de vin dans les tranchées – Tâche périlleuse lorsqu'il faut rejoindre les premières lignes – Ph Presse de la Cité Castelot Histoire de France)



Nous voyons que les conseils municipaux s'enchainent les uns après les autres. Nos élus et les chefs de famille restants font ce qu'ils peuvent pour tenir le village sur les rails et parent au plus pressé.

Le 15 mai 1916, notre boulanger Marius Eugène Bouchet est porté disparu à Lamoville dans la Meuse depuis le 7 avril 1915. Les autorités demandent une enquête discrète auprès de la famille. Aurait-il déserté ? Il est plus vraisemblable qu'il soit blessé ou prisonnier, ou pire enterré dans un trou d'obus, mais les technocrates sont toujours les mêmes, quelles que soient les époques.

Nous pouvons imaginer les dégâts dans la famille du soldat, sans nouvelles depuis au moins un an et qui forcément entendra parler de cette « discrète » enquête par les voisins. C'était la procédure habituelle en la circonstance, on retrouve de telles démarches dans les archives d'Uzès. Marius en 1907 avait été dispensé de sa période militaire de 13 jours car il était soutien de famille avec deux enfants et le village avait besoin de lui pour faire le pain. En 1915 il a 28 ans. Sa famille s'est repliée sur Uzès au 10 rue St Théodorit, chez ses parents. Un Bouchet Eugène est inscrit sur le monument aux morts d'Uzès. S'agit-il de notre boulanger ? Probablement.

Deux mois plus tard on vote 20 frs pour les formations sanitaires françaises destinées aux armées russes, « pour venir en aide à nos fidèles et vaillants alliés ». Pour cette décision seulement trois élus : Brun, Félix, Pascal.

Il faut réviser le taux d'allocations mensuelles aux vieillards, infirmes et incurables. Certains étaient avant-guerre à la charge du fils ou petit-fils soldat.

A partir de 1917, les décisions municipales indiquent pour expliquer l'absence que les « **autres conseillers sont mobilisés ou décédés** ». On sent un certain désenchantement. Mais les hommes continuent à partir.

Une loi du 27/7/1917 met en place l'Office Départemental des Pupilles de la Nation. Nous décidons en mai 1918 d'octroyer 30 frs à cette institution. Il devient nécessaire de gérer les dommages de cette guerre.

Le 18 avril 1918, le bois de chauffage nous coûte 692frs pour les fagots et les stères nécessaires à l'école et au four à pain, frais d'exploitation, de transport compris (près de 494frs). Les frais supplémentaires de la régie d'Etat s'élèvent à 34,60frs. Une nette augmentation. En 1912, la taxe pour la régie d'Etat était de 5,90frs, le transport et les frais d'exploitation s'élevaient à cette date à 118frs.

Le 10 novembre veille de l'Armistice, Léon Brun fait toujours fonction de maire comme l'indiquent trois conseils municipaux. Neuf de nos hommes ne reviendront pas, toutes les familles du village sont touchées : Elie Ance, Paul Aubert, Adrien Brun, Louis Desplans, Raoul François, Louis Guérin, Philippe Prozen, Fernand Roche, auxquels nous devons ajouter Marius Eugène Bouchet notre boulanger d'avant-guerre.

Il est question du transfert de la perception de St Quentin à Uzès. La vie est la plus forte. Nous apprenons à cette occasion qu'une foire par mois a lieu à Uzès en plus des marchés du samedi. Les services administratifs du canton et de l'arrondissement sont à Uzès d'où l'intérêt de ce transfert. La perception est restée à St Quentin de 1913 à 1917. Ce déplacement était déjà à l'ordre du jour en 1912. Mais notre commune avait émis alors un avis défavorable car pour nos retraités, de plus en plus nombreux depuis la loi d'avril 1910 sur les retraites, St Quentin était plus proche qu'Uzès. C'était le percepteur qui versait les pensions.

Des hommes seront encore mobilisés jusqu'en 1921 comme Faustin Gouffet dont nous verrons les Mémoires de Guerre plus loin.

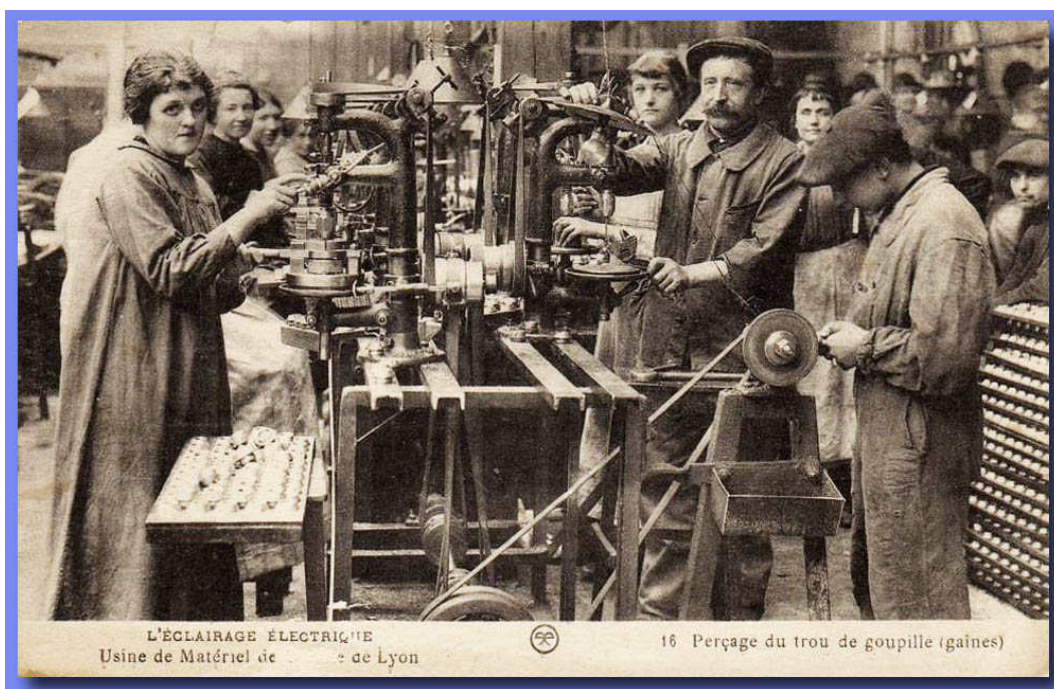
Dès le 14 janvier 1919, le pays se réorganise. La commission électorale de Vallabrix, chargée de réviser les listes électorales se met en place. Elle est dirigée par Louis Pascal, assisté par Alphonse Félix et Paul Guiraud. Il y a eu des déplacés, des morts, mais aussi des jeunes qui sont en âge de voter....

Joseph Prozen le maire en titre reprend sa place le 9 février 1919, le conseil municipal s'enrichit de nouveaux noms : Aubert, Gay, Veilhon, Brun, Guiraud, Pascal, Félix. Les autres sont toujours déclarés mobilisés ou décédés.

Depuis le 30 septembre 1918, nous n'avons plus de garde-champêtre, Joseph Maystre le titulaire par intérim se jugeant trop âgé pour continuer. Nos élus réaffirment l'importance chez nous de la fonction de garde-champêtre. Ses tâches sont multiples : affichage, police rurale, horloge, nettoyage du lavoir, entretien des chemins au moment de la moisson etc.... De plus il est directement sous le commandement du maire d'où une efficacité sans pareille. En France la police est réorganisée mais nous, nous souhaitons garder notre garde-champêtre. Nous proposons sauf avis contraire du préfet et étant donné la cherté de la vie que son salaire passera de 450 frs à 800frs.

Le 10 décembre 1919, les élections municipales ont enfin lieu. Le maire sera Antonin Déchezelle, par 9 voix sur 10, le premier adjoint Cyrille François avec le même score. Les conseillers municipaux seront Léon Bonnaud, Augustin François, Joseph Prozen, Denis Roche, Joachim Desplans, Raoul Desplans, Joseph Veilhon, Antonin Gay. Le village va pouvoir reprendre son élan cassé par la guerre.

Le chapitre de la guerre ne sera pas pour autant clos. La grippe espagnole fait des ravages dans une population fragilisée. Des veuves de guerre seront aidées financièrement, les hommes mourront encore des suites de blessures. Des familles seront marquées à vie. Alcoolisme, dépression seront des maladies en nette hausse chez les anciens soldats. Les gaz respirés par nos militaires et les civils semblent être à l'origine de malformations génétiques chez leurs descendants. Mon grand-père maternel et ses copains se sont demandés jusqu'à leur mort comment on pouvait demander à un homme de tuer un autre et rester chrétien.



Mais pendant cette période de guerre, les femmes auront appris à gérer la ferme, le magasin, à travailler en usine.

Economiquement, socialement, une page est tournée. Les pertes en hommes vont fortement marquer le travail, la démographie, la ruralité. La reconstruction du pays fera un bond en avant grâce à la mécanisation des tâches, l'industrie métallurgique, l'aviation, l'industrie chimique.....l'industrialisation du pays est en marche.

Les Vallabrixois qui ne sont pas revenus :

Louis Joseph GUERIN, soldat matricule 587, recrutement Pont St-Esprit – 4^{ème} RI – 18/1/1882 – 16/9/1914 – Disparu à Massiges (Marne) – Médaille militaire et Croix de Guerre – jugement le 9/11/1920 transcrit 29/11/1920

Philippe Calixte PROZEN, soldat au 58^{ème} RI matricule 347 recrutement à Pont St Esprit – 4/12/1880 – 17/11/1914 – Tué à l'ennemi dans les bois de Malimbois – St Michel (Meuse) - Médaille Militaire et Croix de Guerre

Paul Louis ANCE, soldat au 110^{ème} RI Territoriale – vient du 120^{ème} RI – 17/2/1879 – 17/2/1915 – mort des suites de ses blessures à Vienne La Ville (Marne) - Médaille Militaire et Croix de Guerre – Son régiment est constitué en 1914 à Romans 14^{ème} Région Militaire et dissout en 1918 – acte de décès transcrit le 5/3/1916

Fernand Pierre Alexandre ROCHE, caporal fourrier au 255^{ème} RI (régiment d'infanterie – 28/7/1887 – 7/4/1915 Tué à l'ennemi dans les Bois de Lamorville (Meuse) – Médaille Militaire et Croix de Guerre

Paul Louis AUBERT, sergent au 255^{ème} RI – 21/12/1886 – 15/4/1915 – Disparu aux Bois de Lamorville (Meuse) - Médaille Militaire et Croix de Guerre – Jugement le 2/2/1921 transcrit le 11/2/1921

Raoul Marius Léopold FRANCOIS, sergent au 27^{ème} BCA Infanterie Chasseurs Alpins – 20/9/1892 – 7/8/1915 – Tué à l'ennemi dans le Haut Rhin à Luigekopf – Médaille Militaire et Croix de Guerre – acte de décès transcrit le 26/10/1915

Louis Marius DESPLANS, caporal au 55^{ème} RI – 6/5/1887 – 10/9/1915 – Tué à l'ennemi à Heippes dans la Meuse - Médaille Militaire et Croix de Guerre – Jugement le 19/4/1921 transcrit le 24/4/1921

Emile Emilien PUJOLAS soldat au 328^{ème}-me RI – 14/8/1876-6/9/1816 Tué à l'ennemi à Villers Carbonnel (Somme) – Médaille Militaire et Croix de Guerre

Adrien Vincent Marius BRUN, soldat au 165^{ème} RI – 17/4/1884 – 14/9/1918 – Tué à l'ennemi à Laffaux dans l'Aisne - Médaille Militaire et Croix de Guerre- Jugement le 8/5/1921 – Transcription le 15/5/1921

Une pensée pour **Marius Eugène Bouchet** notre boulanger, soldat du 255^{ème} RI 10^{ème} Cie matricule 1258 recrutement Pont St Esprit – 11/6/1887 – 7/4/1915 – Disparu dans la Meuse à Lamorville - Médaille Militaire et Croix de Guerre- Jugement de disparition le 2/2/1921. – Nom sur le monument aux morts d'Uzès et une plaque sur le caveau familial d'Uzès (pas de corps)

Tous sauf deux sont tués dans la première année de la guerre. La plupart sont passés par Pont St Esprit avant de partir pour la Lorraine. Plusieurs perdront la vie dans les bois de Lamorville. Cette ville sera décorée de la Croix de Guerre en mars 1921 (JO26/3/1921 p 3753). Dans le département 55, 313 villes médaillées, dans le 02, 713, dans le 62, 277, dans le 51, 314.....D'autres reviendront comme Eugène Marius Guérin né à Vallabrix le 7/13/1889, Eloi Dussaud, tous les deux médaillés dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur et amputés de guerre.(source : Faustin Gouffet -Vallabrix mon village natal)



(Chiens attelés à une mitrailleuse Armée belge 1914-1918)- Bêtes de Tranchée Héros silencieux Maryvonne Ollivry 2-4-2014 Paris Match)



Femmes à l'usine14-
18-internet-
variations.com

Camp de prisonniers de guerre, près Holzminden.			
Menu du 8 au 15 Août 1915.			
Tous les jours: 300 grammes de pain.		Chaque matin: café 7 gr, chicorée 2 gr, sucre 30 gr.	
		Midi	Soir
Dimanche			
choux blancs frais	400 gr	riz	100 gr
pommes de terre	900 gr	petit lait	100 gr
boeuf	120 gr	sucre	20 gr
Lundi			
orge	100 gr	pommes de terre en robe de chambre	700 gr
pommes de terre	750 gr	hareng mariné	160 gr
ragoût	80 gr		
Mardi			
légumes secs divers	40 gr	orge	100 gr
pommes de terre	900 gr	fruits secs	50 gr
porc salé	120 gr	sucre	50 gr
Mercredi			
fèves Soya	200 gr	pommes de terre en robe de chambre	700 gr
pommes de terre	500 gr	hareng mariné	160 gr
lard	30 gr		
Mercredi			
choux blancs frais	400 gr	thé	3 gr
pommes de terre	900 gr	sucre	30 gr
boeuf	120 gr	fromage	100 gr
Vendredi			
poisson salé	200 gr	farine de fèves Soya	80 gr
pommes de terre	1200 gr	fécule	20 gr
margarine	30 gr	lard	10 gr
Samedi			
fèves	200 gr	pommes de terre	700 gr
pommes de terre	500 gr	lard	10 gr
lard	30 gr		
Osterwald, Holzminden, le 6 Septembre 1915			

(service historique de la défense- internet)

XV^e RÉGION

55^{me} RÉGIMENT D'INFANTERIE

PLACE
de
PONT-SAINT-ESPRIT

Le Chef du Bureau de Comptabilité
à Monsieur le Maire d' Uzès

(gard)

J'ai l'honneur de vous demander de vouloir bien faire prévenir la famille
intéressée de la disparition du militaire ci-après :

Nom et prénoms du Militaire	Nom et adresse de la personne à prévenir.
Bouchet Eugène Marius Soldat né le 11 juin 1887 à Uzès (gard) Du 255^e Infanterie Matricule 03672 Disparu le 7 Avril 1915 à Lomerville 1 Meuse, Pont-Saint-Esprit, le 15 Mars 1916 6031	Madame Bouchet (époux) 10 Rue St. Eudore à Uzès Le Chef du Bureau Spécial Le Lieutenant Chef des Postes J. M. R.

(archives communales Uzès)

Mémoires de Guerre



Pierre Faustin Gouffet nous a laissé un petit carnet où il raconte « sa guerre » avec émotion, pudeur. Denys Breyse, son petit-neveu, nous en donne ici une transcription avec ses commentaires. (Photo de Pierre Faustin Gouffet 1935 environ)

Pierre Faustin est né à Vallabrix le 4 février 1899. Il est le fils légitime de Joseph Elie Gouffet (1862-1939) et d'Hélène Louise Albertine Cassagne (1867-1932). Ses père et mère ont respectivement 37 ans et 31 ans à sa naissance. Il est le petit dernier d'une famille de cinq enfants. Il décède à Nîmes à l'âge de 75 ans le 2 mai 1974.

Il exerce la profession de clerc de notaire (1927) et greffier de justice. Il est diplômé de l'Ecole Polytechnique du Notariat par correspondance.

Eléonore Yvonne François et Pierre Faustin se marient le 30 avril 1927 à Vallabrix. Pierre a 28 ans et Eléonore 22 ans. Eléonore est née en 1904 et décède en 1993. Elle est sans profession. Son père est Charles Augustin François (1873-1953) et sa mère Léonie Zoé Dussaud (1880-1953), deux très vieilles familles de Vallabrix.

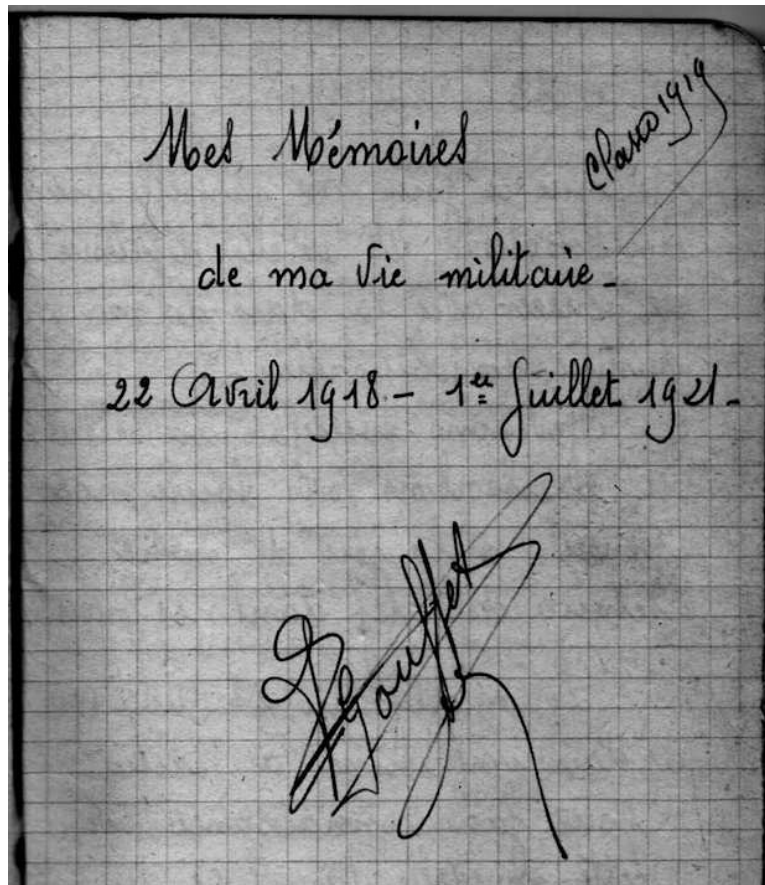
Il est appelé le 22 avril 1918, classe 1919. Il va découvrir la guerre, l'armée et son commandement. Nous le retrouvons, ému, en permission le 9 août 1919 à Vallabrix pour la fête du village.

En juin 1921 il est à Bonn en Allemagne soldat d'occupation. Nous allons vivre avec lui cette période de notre histoire.

Il sera décoré le 16 février 1930 , Chevalier du Mérite Agricole n°1141 au Journal Officiel , agriculteur à Vallabrix (Gard). Puis le 12 août 1960, il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1968 il publie son livre « Vallabrix Mon Village Natal » ouvrage préfacé par Monsieur Jean Roger membre de l'Académie de Nîmes. 400 exemplaires dont un dans une Université du

Michigan (USA). D'après la National Library d'Australie il habitait lors de l'édition de son livre au 20 rue Clovis à Nîmes.



MES MÉMOIRES

DE MA VIE MILITAIRE

22 AVRIL 1918 – 1ER JUILLET 1921

CLASSE 1919

22 avril 1918

Que ce jour me rappelle bien des choses ! Et quelle différence de pensées avec la date de ma dernière démobilisation !

Revenons toutefois au début et n'absorbons pas toute notre pensée à la joie de notre retour définitif dans nos foyers !

Le matin du 22 avril 1918 j'étais impatient de partir pour faire connaissance avec cette nouvelle vie (vie de garnison).

Des camarades étaient venus m'accompagner à la gare d'Uzès : Roger, Marius Bouchet, Amédée et Léonce¹.

Arrivés à la gare, j'étais impatient de partir, malgré que je fis connaissance avec deux demoiselles d'Uzès, dont j'ai gardé qu'un vague souvenir. Le train s'ébranle, c'est 8 heures du matin.

Ma vie de cultivateur est laissée de côté, pour prendre celle de militaire, où pour mieux dire, celle d'esclave que je ne connaissais pas hélas !

Néanmoins, j'étais très joyeux et très gai de partir, mais, je ne trouvais aucun qui vint avec moi au 52^{ème} d'Infanterie en garnison à Montélimar (Drôme) auquel j'étais affecté.

A Tarascon, en attendant l'express de Paris-Lyon-Marseille, je descendis en ville avec des camarades de St Quentin, d'Uzès, et autres pays environnants, où nous prîmes un bon petit repas. Là on rigola un bon peu, car il y avait un Auvergnat qui allait rejoindre le 61^{ème} RI à Privas, et qui n'était guère dessalé (passez-moi l'expression.

Enfin, à 14h30, c'est le départ sur la grand ligne où nous fîmes pas mal de tapage, dans le train, mais à mesure que nous avançons, le nombre diminuait sans cesse, et je me trouvais seul avec un qui rejoignait les hussards à Vienne.

Aussi j'avoue que je compris que la joie était trop avancée, et j'eus un instant de tristesse, me voyant déjà aux prises de mille difficultés avec l'autorité militaire.

Arrivée à Montélimar 16h30 : j'aperçus deux caporaux venus expressément pour nous conduire à la caserne et avec 5 à 6 jeunes gens, nous allâmes prendre un verre au café de la gare sur mon initiative.

Tout en causant, j'appris qu'il y en avait un du Gard, nommé Hugues CAMILLI, et là alors, je recouvris ma bonne humeur car, ce fut le seul je connus du Gard, et qui était natif de Moussac.

Nous voilà donc copains tous deux et on se promit de ne jamais se séparer, dans la mesure du possible.

Les premières joies du régiment

Nous arrivâmes à la caserne, je puis affirmer que j'eus un serrement de cœur, tout en gardant ma gaieté et là, nous commençâmes à faire le tour de la bureaucratie militaire.

C'était, sans me flatter, moi le plus hardi de tous, aussi le sergent qui nous conduisait, s'en aperçut, et me dit : "Mon vieux, tu ne t'en fais pas et c'est ce qu'il faut au régiment !".

Je me dis en moi-même, ce sergent-là a l'air très gentil, et faudra trouver le moyen de pouvoir être bien avec lui.

Dans les bureaux bon nombre de dactylographes, qui avaient certainement lû le roman de GOUFFET "La Malle" et de sa maîtresse M^{lle} Gabrielle BOMPARDme demandaient manière de plaisanterie, si je n'étais pas parent avec ce dit Gouffet "La Malle"ⁱⁱ.

Inutile de décrire cette histoire, et, revenons à nos préoccupations militaires.

Malgré que j'eusse emporté pas mal de victuailles et de provisions de bouche, j'eus la pensée d'aller goûter la "tampouille" du régiment, car, on venait de nous distribuer, notre gamelle individuelle, quart, ceuiller et fourchette.

Et me voilà parti au réfectoire (grande salle destinée à prendre les repas où à écouter des conférences) où on nous servit une bonne soupe, et je me disais : si cela continue ça pourra aller.

Un caporal arriva sur la fin du repas, et seulement à l'entendre causer, je crus comprendre l'accent de nos côtés et comme je lui demandais, il me dit habiter Nîmes à la rue de la Garrigue et se nommer CAZAUDⁱⁱⁱ.

Il me fit installer du mieux qu'il pût, et là, dans la chambre, je me mis à chanter ; aussi pas mal de mes collègues me disaient, "Nous voudrions être comme toi" et je fis tout ce que je pus pour les égayer et ensuite nous fîmes connaissance avec la cantine où nous rigolâmes un peu avec la bonne de la cantinière et à 9 heures précises nous allâmes nous mettre au pied du lit pour l'appel, et répondre (présent !) à l'appel de notre nom.

Nous nous couchâmes ensuite, mais je ne pus dormir car je ne songeais qu'à rigoler.

Le lendemain, on nous rassembla et on nous conduisit aux douches, ensuite on nous donna nos effets militaires, et dans quel état, trop grands étaient les pantalons, trop petite était la veste, ou vareuse, et on se plut à se ballader dans cette tenue.

Le jour passa, mais le lendemain il fallait faire un peu d'exercice, salut, performances ! Aussi, je me glissais, tantôt à droite, tantôt à gauche, tant et si bien, que je me fis engueuler pour la 1^{ère} fois, et on me donna l'ordre de rejoindre la 1^{ère} unité où j'étais affecté.

Je ne sais si je fus passé en consigne ou quoi, mais là, tout changea de ton. Il ne fallait plus qu'obéir !

Je changeai de chambre et j'eus comme chef de chambre un soldat de 1^{ère} classe qui voulait avoir des galons et qui, comme vous le pensez, ne cherchait qu'à porter des motifs pour des punitions pour bien se faire estimer et réussir à avoir des "sardines" plus élevées.

Aussi, je chantais en arrivant dans sa chambre et tout en faisant mon lit, il s'avança vers moi, et me dit ceci : "Vous chantez. Eh bien vous avez pas fini d'en bouffer des gamelles et des corvées".

Je me dis en moi-même cà va "chier" pour ton matricule et, en effet, la série commença.

Je n'eus pas plus tôt fini de faire mon lit, il m'ordonna de balayer la chambre. "Et surtout comme il faut", me dit-il sur un ton impératif !

Mais ce n'était pas tout : quand j'eus terminé, il m'ordonna de balayer les escaliers, au nombre d'une quarantaine, et je croyais ma corvée terminée.

Je remontais dans la chambre, il me dit : "allez balayer le couloir", ce que je fis aussitôt.

Mais, dès que j'eus terminé, il me dit : "allez nettoyer les lavabos".

Aussi, je puis dire, là je compris qu'il m'en voulait et que ma tête ne lui était pas sympathique. C'est pourquoi, quand je revins dans la chambre, je me mis toujours à chanter, pour faire voir que j'étais toujours gai, alors que je ne l'étais pas à ce moment-là.

Voyant qu'il ne m'étonnait pas beaucoup, il me dit : "C'est bon, pour cette fois-ci, mais tenez-vous à carreau, car je ne vous manquerais pas à la moindre incartade !".

Je voulus lui demander les motifs de son acharnement injuste, qu'il exerçait sur moi, il me cria : "Taisez-vous !!!"

Je ne fis aucune remarque, mais là, je sus ce que c'était, ce que l'on appelait dans l'Armée "le cafard" et je me disais en moi-même : "si tu me coûtait que vingt ronds quel plongeon par la fenêtre !!!"

Mais, à nouveau, la gaieté me revenait, car de toute la journée, il ne venait pas avec nous à l'exercice où il m'en aurait certainement fait voir de cruelles, et comme j'appris qu'il manquait un type dans une autre chambre, j'allais supplier le chef de cette chambrée de m'accepter.

Il fut tout heureux d'apprendre que j'étais du Gard, et comme j'avais à cette époque encore pas mal de quoi fumer, il fut tout heureux, car il n'avait pas de tabac et c'était difficile de s'en procurer.

J'appris qu'il était de Bouillargues, village situé tout près de Nîmes, et qu'il était le cousin d'une demoiselle de Pugnadoresse que je connaissais Mlle Blanche HERAUD.

Aussi, nous fumes grand camarade, et j'oublie de dire son nom POTAVIN Jean^{iv}.

Là, au bout de quelques jours, en chahutant avec des camarades, je butai contre la table de la chambre et je me fis une bosse à la tête ce qui me fit admettre à l'infirmerie.

La nourriture était mauvaise, car on nous donnait du lait condensé qui sentait mauvais, aussi je glissai la pièce à l'infirmier, en lui disant, de me faire rentrer à l'hôpital.

Il parla au major de moi, et je fus admis à rentrer à l'hôpital.

Quelle ne fut pas ma joie, en voyant de jeunes et gracieuses infirmières, qui nous soignaient à qui mieux-mieux.

Je me souviens encore, quand je fus couché dans un bon lit, une jeune infirmière vint, me donna tout ce que je désirais, fit venir le coiffeur pour me raser (car je ne m'étais pas rasé de 5 à 6 jours que j'étais resté à l'infirmerie) puis ce fut elle qui me lava la figure dans mon lit.

C'était une vie agréable et douce, et là, je compris qu'à la caserne, tout n'est pas rose et que rien ne vaut le toit paternel.

Mais, au bout de 8 jours, je n'étais plus malade du tout, et comme il n'y avait pas un mois que nous étions en caserne, et que cela marchait mal au front, je n'eus pas droit à une convalescence et je rejoignis la caserne.

Là, j'appris que j'étais inscrit d'office pour suivre le peloton d'élèves-caporaux, et je m'en fus trouver le lieutenant de l'unité pour me faire rayer, car je n'y tenais pas du tout.

Il me dit, il faut que vous restiez, vous êtes le seul du Gard, qui êtes à ma compagnie et, comme je suis aussi du Gard, quand vous voudrez une permission vous viendrez me la demander.

Ce lieutenant nommé FALISSARD^V, originaire d'Alais, maintenant capitaine d'après ce que j'ai entendu dire, était à la première impression un homme pour faire mauvaise impression, petit, trapu et surtout gueulard, il aurait effrayé je ne sais qui, mais, quand on en avait l'habitude, on s'apercevait qu'il était juste, et je me souviens aujourd'hui, que je ne lui ai vu porter que 2 punitions à des types qui n'étaient autres que des véritables chenapans.

Aussi, je fus tout content quand il m'annonça ces bonnes intentions-là qu'il nourrissait pour moi, et je pensais déjà à la permission pour la fête de la Pentecôte.

Je me souviens aussi que je fus l'auteur d'une mauvaise aventure, qui causa à 15 ou 16 types de ne pouvoir partir en permission.

J'avais lavé une paire de chaussettes, et n'avais pas fait cas que c'était défendu de les faire sécher dans notre chambre, mais comme des camarades les avaient déjà fait sécher eux aussi, des jours auparavant, je ne pris garde à ce qui arriva et je les étendis sur une ficelle au milieu de la chambre.

C'était un mauvais moment. Au front tout marchait mal, et il y avait trop de permissionnaires, aussi le lieutenant ne cherchait qu'un motif pour en

supprimer et faire partir le compte de permissionnaires réglé par une circulaire ministérielle d'accord avec l'administration des chemins de fer.

Aussi, ça ne rata pas, et toute la chambrée fut consignée et nos permissions déchirées (chambre H1).

J'eus recours à un nouveau caporal, et comme il manquait un autre typo dans sa chambre, il me fit établir une permission, et elle me fût délivrée.

J'eus néanmoins encore l'audace d'aller trouver le lieutenant et, au lieu de ne partir qu'à 4 ou 5 heures du soir, je pus partir à l'express de 11 heures du matin, et arriver à Uzès à 9 heures du soir.

Quelle joie la 1^{ère} permission occasionne-t-elle !

Je ne saurais la décrire !

J'aperçus Jean VIGNAL^{vi}, un camarade du pays, qui était incorporé au 40^{ème} RI en garnison à Nîmes, et je l'appelaï du café Borie où j'étais en train de boire un apéritif : il ne me connaissait pas, au premier vu.

On arriva à Vallabrix tous deux, et ce fut une douce joie de se trouver au milieu de nos parents et amis, pour la première fois depuis notre départ.

De retour à Montélimar je tombai malade d'une bronchite, d'où je fus hospitalisé illico.

Je restais 1 mois à l'hôpital et à peine guéri, je partais le 15 juin pour 15 jours de convalescence. A peine arrivé à Vallabrix, je fus obligé de m'aliter à nouveau, et je retournai à Montélimar toujours souffrant.

A noter que j'avais demandé une prolongation à Nîmes au centre de Réforme, qui m'était refusée parce que je ne faisais pas partie du 15^e Corps. Pourtant, j'en étais originaire, mais le cynisme de ce major, ne voulut point changer.

En route pour la zone de combat

A peine arrivé à Montélimar, on nous habilla de bleu horizon, et le 19 juillet 1918, nous embarquions pour la zone des armées.

Je me souviens aussi qu'en cours de route, on avait tellement bu qu'arrivés à IS/s/TILLE^{vii} nous étions tous saouls, et je ne sais comment je fis, je tombai dans une mare de boue, d'où un adjudant nommé CHOMAIN me sortit.

Notre destination fût la Meurthe-et-Moselle, c'est-à-dire plutôt les Vosges où nous restâmes un mois, dans un village nommé PLEUVEZAIN puis dans la Meurthe-et-Moselle à BEUVEZIN.

De là je partis en permission de détente de 7 jours, et en arrivant nous partîmes à St Nicolas-du-Port à 12 kilomètres à droite de Nancy.

Nous faisons partie du 9^{ème} bataillon de marche du 10^{ème} RI et à St Nicolas-du-Port, de la 33^{ème} compagnie bis, 9^{ème} bataillon de démonstration, du 10^{ème} RI secteur postal 158.

Là, ce fut la seule fois de ma vie que la mort me frôla de près.

Nancy était bombardée toutes les fois que cela était propice, c'est-à-dire quand le temps était clair et, comme à St Nicolas-du-Port il existe une très jolie cathédrale, et une tour très haute, les Boches s'en servaient comme point de repère pour se diriger sur Nancy.

Or, un soir, par un beau clair de lune, une escadrille Boche allait verser sur Nancy des bombes (fruit vraiment hideux de la science meurtrière) quand vint à passer une automobile dans St Nicolas avec ses deux phares allumés. Les Boches, croyant sans doute avoir affaire à un convoi de troupes, lâchèrent leurs bombes sur St Nicolas.

Ce fut une véritable panique, mais sans toutefois occasionner la mort à personne, car les caves, étaient de bons refuges.

L'immeuble seul du perceuteur fut détruit complètement, et était situé non loin du Foyer du Soldat où peut-être 500 à 600 poilus étaient en train de déguster chocolat et café.

Quel massacre cette bombe eut-elle fait, si elle avait tombé sur ce Foyer du Soldat, dont je m'entretiendrai à la fin de mon petit livre.

Quelques jours plus tard, je repartais en permission de 10 jours, mais c'était la perme mauvaise, celle qui m'acheminait vers l'endroit meurtrier : la guerre des tranchées !!!

Quel cafard que j'eus, quand je repartis de chez moi, mais Dieu veillait sur moi, et je savais que de bonnes âmes priaient pour moi.

L'armistice et la découverte de Paris

La Bulgarie signait l'armistice, l'Autriche-Hongrie la suivait quelques jours après, il ne restait que l'Allemagne, et on n'avait presque plus de doute sur notre victoire prochaine, mais, la guerre faisait toujours de grands ravages et nous n'attendions que l'ordre pour rejoindre le C.I.D. et de là les tranchées.

Un jour, jour béni et dont on se rappellera toujours dans l'histoire, l'ordre fut donné de nous embarquer, mais quelle ne fût pas notre grande joie, quand nous apprîmes, que l'Armistice se signait à 11 heures, dans le wagon-salon du maréchal FOCH tout près de Compiègne.

Curieuse coïncidence : le 11 novembre à 11 heures du 11^{ème} mois.

Nous débarquâmes enfin à ESTREES-SAINT-DENIS, et de là nous allâmes à pied rejoindre le régiment le 10^{ème} R.I. à REMY dans l'Oise du côté de COMPIEGNE.



Gare d'Estrees Saint Denis (www.delcampe.net)

A peine étions-nous arrivés qu'il fallut repartir pour descendre du côté de Paris, aux environs de BORNEL. Et de là j'étais versé à la 7^{ème} C^{ie}, où nous allions boucher des tranchées, mais il gelait bien fort, et on souffrait horriblement.

C'est alors, qu'un jeune sous-lieutenant nommé MASSON Claudius^{viii} natif de Culoz (Ain) arrive de convalescence, et n'a pas d'ordonnance. Je réponds affirmativement à sa demande et me voilà embusqué car je ne fais ni exercice ni corvée.

C'est à ce moment que les chefs de nations alliées viennent à Paris, et notre régiment est désigné pour former la haie, lors du passage de ces souverains dans notre riante Capitale.

Nous sommes cantonnés à Sèvres du côté de St Cloud et Suresnes, tout près du Bois de Boulogne.

Alors les fêtes succèdent aux fêtes, et toutes les fois qu'un chef d'une nation alliée vient à Paris, nous allons former la haie à la Place de l'Etoile à côté de l'Arc de Triomphe.

Les Midinettes nombreuses et souriantes fraternisaient avec nous, et le poilu était acclamé sans cesse. Il est vrai, c'était tout de suite après l'Armistice, l'enthousiasme était indescriptible. Cigares, cigarettes, bons vins étaient offerts de même que de jolis bouquets de fleurs pour les gracieuses midinettes.

Paris est remarquable par ses beaux monuments : je profitais alors de l'occasion qui m'était offerte pour aller visiter les Invalides, la Tour Eiffel, la

grande roue, le fameux pont Alexandre III, conduisant à la Chambre des Députés, toutes les grandes places telles que : la Concorde, l'Alma, l'Etoile, la République etc, etc...

Pendant que nous étions à Paris, nous sommes allés former la haie pour le roi d'Angleterre, le roi des Belges, le roi d'Italie et le président d'Amérique WILSON.

J'oubliais de dire que je suis allé visiter le superbe château de Versailles (résidence des anciens rois de France).

Quel château, de toute beauté, quel parc magnifique, derrière le château !!! Le portail d'entrée est très chic, dans la cour se dressent les statues de Bayard, Condé, Turenne, etc, etc...

Au milieu de la cour se dresse la statue de Louis X... à cheval regardant et brandissant son épée du côté de l'Allemagne notre ennemi héréditaire.

Quand tous fûmes réunis, un monsieur qui connaît à fond toute l'histoire du château nous invita à le suivre et nous donna des explications.

Il nous fit visiter le salon de la Paix, le salon de la guerre, la chambre du roi Louis XVI et la chambre de la reine Marie Antoinette, la galerie des glaces où l'Allemagne s'avoua vaincue dans le courant de l'année 1919 lorsqu'elle signa le traité de Versailles.

Il nous montra aussi l'escalier par où le peuple de Paris vint chercher le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette.

Le secours dans les zones ravagées par les combats

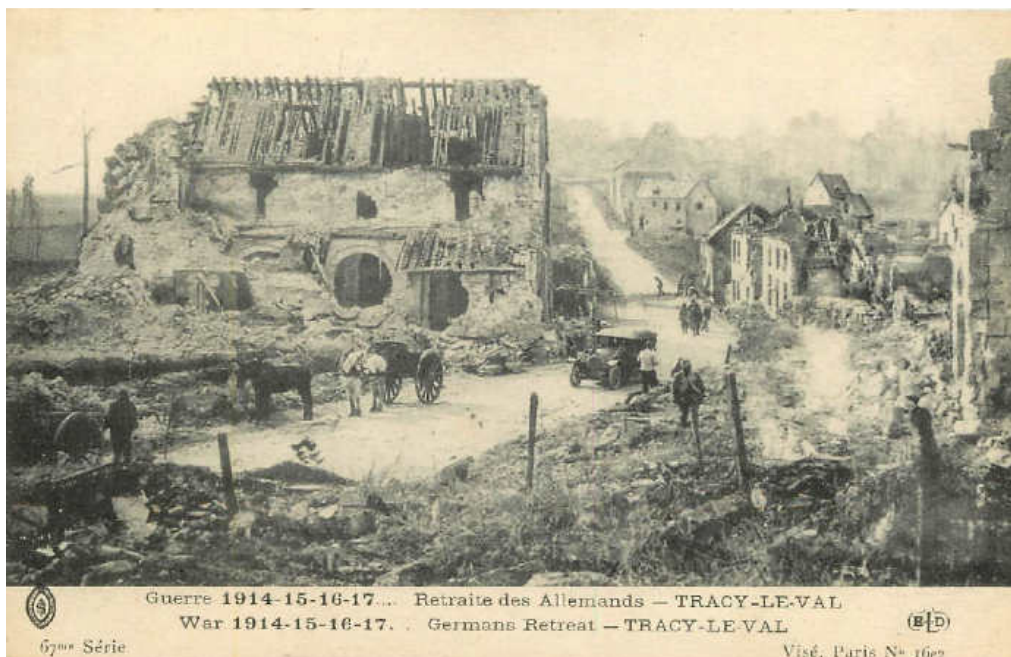
Mais, comme toujours, après les fêtes, allait succéder la souffrance.

Un ordre ministériel enjoignit le Général de division ARBANERÉ^{IX} C^{dt} le 10^{ème} R.I., le 134^{ème}, le 27^{ème} et le 56^{ème} R.I. ainsi que le 48^{ème} d'Artillerie de partir dans les régions libérées.

Que de peines et que de fatigues n'eumes nous pas ! Je m'en souviendrais toute ma vie malgré que je n'eus pas fais la guerre.

Nous fîmes presque tout le tour de Paris, arrivés à la porte d'Italie, nous prîmes la route pour monter dans l'Aisne où nous passâmes dans l'Oise, *mais quel serrement de cœur en arrivant dans ces régions où tant de nos aînés ont trouvé la mort et d'autres des blessures qui ne guériront jamais !*

C'est le château de VESIGNEUX, où tout le long de la route sont installés des crénaux, puis plus loin les grottes de TRACY-LE-MONT, où je passe le 1^{er} janvier 1919. Le village a beaucoup souffert, ainsi que celui de TRACY-LE-VAL^X.



Destructions de la guerre à Tracy le Val et à Tergnier (www.delcampe.net)

Ensuite, nous remontâmes toujours à pied, et nous voici à PIERREFONDS, dont le chateau est si remarquable.

Ici, alors, la veine me rattrape, mon lieutenant, dont je suis toujours l'ordonnance est nommé Chef du Ravitaillement. Ainsi, je ne fais plus les étapes à pied, mais en voiture ou à cheval.

Je ne peux pas passer pourtant sur la petite misère à côté de ceux qui ont fait la guerre que des étapes de 28 et 30 kilomètres tous les jours que nous faisons à pied.

Nous marchions tous les trois jours et le quatrième nous avions repos. Mais comme nous étions dans les régions libérées, nous ne pouvions pas très souvent laver notre linge de corps (chemises, caleçons et chaussettes) et les poux commençaient à nous ronger le corps.

De plus les routes défoncées par les convois automobiles étaient très mauvaises, et la pluie tombait presque tous les jours. Aussi, combien de fois, tombait-on dans un trou, rempli de boue et dans quel état piteux l'on en ressortait.

De plus, nous avions tout le chargement complet, 2 couvertures, sac, fusil, ainsi que la peau de bique et les deux musettes, bidon et les deux masques à gaz.

Ainsi, au ravitaillement, je m'estimais heureux.

Continuant notre route nous passâmes à la ville de CHAUNY qui était en partie détruite, mais à la ville de TERGNIER, tout était rasé complètement. On n'aurait pas distingué ni où se trouvait la porte d'une maison, car TERGNIER avait tout sauté à la mine par les Boches !

Ensuite nous passâmes à MARLE et enfin, nous arrivâmes à VERVINS (Aisne) où nous restâmes 2 mois environ.

Le 14 février, je partais en permission, mais arrivé à Vallabrix, je contractais la maladie appelée "grippe espagnole" et au bout de ma permission je fus hospitalisé à Uzès, où après y avoir resté 20 à 21 jours, j'obtins une perm de convalescence de 10 jours, et de là je rejoignais VAIRES-TORCY où je retrouvais mon ancien (?) d'ordonnance.

De VAIRES-TORCY, nous allâmes à MITRY, d'où je me rendis 3 ou 4 fois revoir PARIS.

Le 22 juillet 1919, nous recevons l'ordre de retourner en caserne et c'est à Chambrun^{xi} à AUXONNE (Côte d'Or). Après 10 à 12 jours je pars en permission de 20 jours, où je viens assister à la noce de mon frère Edouard^{xii}, et à la fête votive de Vallabrix, où je me diverts à qui mieux mieux.

Je retourne, mais de là le 10ème R.I. envoie des renforts un peu partout, et malgré de pressantes démarches, je suis obligé de quitter mon (?) d'ordonnance, et je pars le 4 septembre pour IS s/TILLE, où plus de 5 milliards de marchandises sont la proie des voleurs et tentateurs et nous devons empêcher la rapine et le vol.

Après une douzaine de jours, nous partîmes pour aller garder des prisonniers Boches, internés dans le fort d'Asnières^{xiii} situé tout près de DIJON.



Entrée du Fort d'Asnières, ou Fort Brûlé, <http://fortiffere.fr>, ©Bruno Vintouski

Là, je fus appelé à remplir les fonctions de secrétaire particulier du commandant du Fort : le lieutenant BONSIRVEN^{xiv} originaire de Toulon.

Nous menâmes une vie de seigneur car là, tout allait très bien. Je prenais mes repas avec le lieutenant, sa dame, l'adjudant et deux sergents, et c'était les Boches nos cuisiniers. Aussi, comme ceux-ci ne voulaient pas être comme leurs camarades internés dans le fort, ils faisaient tous les meilleurs mets recherchés. De plus, jouissant d'une grande amitié du lieutenant, j'obtins plusieurs permissions de 48 heures, et j'eus un ordonnance Boche qui me faisait mon lit et cirait mes souliers tous les matins dès mon réveil.

Mulhouse ou Antibes : où va la préférence ?

Aussi quelle désillusion quand je reçus des ordres pour retourner à AUXONNE et de là rejoindre MULHOUSE pour être affecté le 4 novembre au 147^{ème} R.I.

Je ne veux pas laisser passer l'occasion, pour dire mon impression quand je suis rentré à MULHOUSE. La discipline y était très sévère, de plus le langage Boche était parlé par les 8/10^{ème} de la population et j'ose même avouer que dès les premiers jours, je me considérais presque comme en pays ennemi.

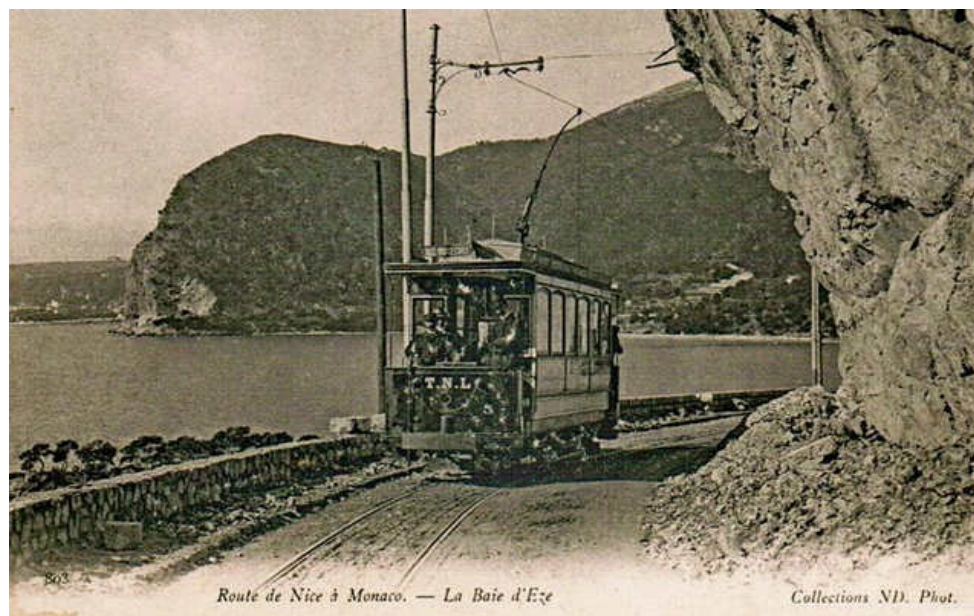
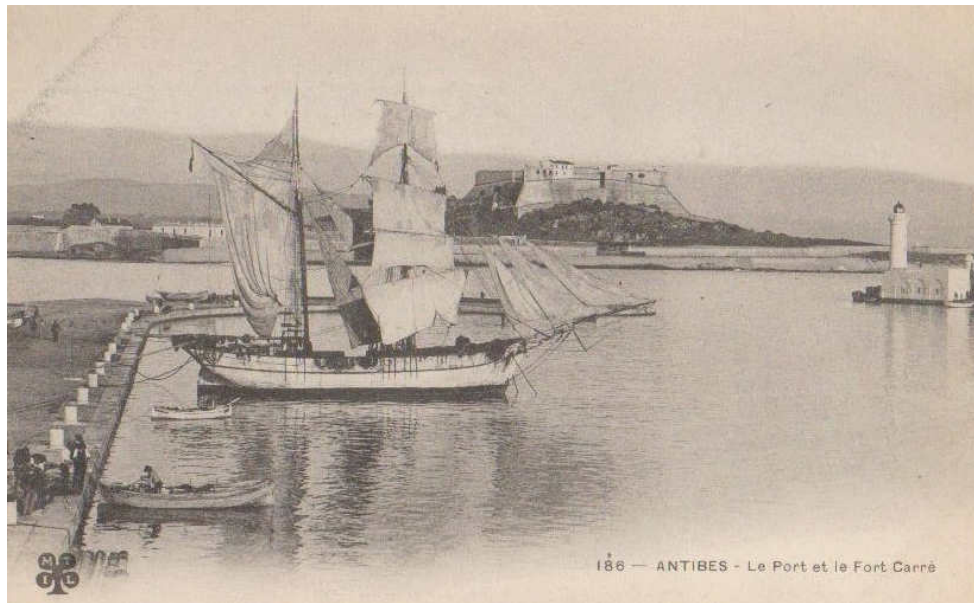
Enfin, au bout de quelques temps, je me fis petit à petit à cette nouvelle vie, et le 11 décembre je partis en permission de 15 jours mais j'obtins 3 jours de prolongation pour passer les fêtes de la Noël.

Je retournaï à MULHOUSE et au bout d'une semaine exactement, je repartaï pour une belle destination : ANTIBES (Alpes-Maritimes)(5 janvier 1920).

Quelle joie de me trouver en garnison dans notre midi, si beau, et surtout sur la Côte d'Azur à pareille époque, et où l'on respire l'air pur et embaumé des multitudes de fleurs.

Au Fort Carré, où nous étions logés, quelle vue magnifique sur notre grande bleue qu'est la mer Méditerranée !!!

Fort Carré à Antibes



Tramway électrique de Nice à Monaco

J'étais à ANTIBES, pour y suivre un stage pour devenir moniteur d'éducation physique et j'en repartis le 19 février 1920 pour rejoindre à nouveau le 147^{ème} R.I.

Sur 250 que nous étions à ANTIBES, 135 seulement fûmes reçus, et j'eus la joie d'apprendre que la n° 109 était ma place.

Les examens étaient assez durs (anatomie et physiologie) mais pour le sport, ils n'étaient pas mauvais (pour les examens sportifs c'est à dire).

Quelle joie d'avoir pu vivre au cours d'une période si belle sur la Côte d'Azur et dans ces milieux si jolis, les environs étaient si charmants que j'eusse voulu y rester toujours.

Je ne veux pas laisser pourtant là, ma petite tournée d'inspection que je fis là-bas.

Je visitais tour à tour NICE, MONACO, MONTE-CARLO et CANNES.

NICE (le pays des Rêves) m'a causé une très agréable impression, le superbe casino sur la jetée, la promenade des Anglais (aujourd'hui le quai des Etats-Unis) longue de 7 kilomètres tout le long de la mer, et les superbes hôtels tout cela avec les fleurs au milieu de l'hiver, et les riches toilettes féminines, font de ce Nice ce que je disais plus haut (le pays des Rêves).

Monaco est une ville qui n'est pas très chic, mais le superbe Palais des Princes est un véritable chef d'oeuvre ainsi que le musée océanographique.

Monte-Carlo est une ville ou plutôt une cité-promenade qui est si belle que je ne pouvais cesser de l'admirer et de la contempler.

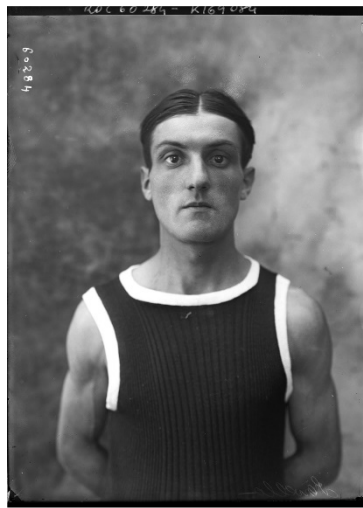
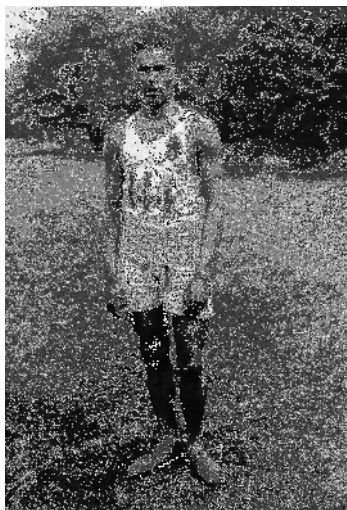
Des hôtels et des palaces si richement décorés et sculptés que l'on se croirait au "... (Paradis) ...".

De Nice à Monte-Carlo, il faut faire le trajet en tramways électriques, tout le long de la mer, et ça vaut un beau coup d'oeil..

Cannes (la jolie) est une ville plus petite que Nice avec une ressemblance toutefois, et tous ces beaux pays ont produit sur moi un bon effet et j'en emporte un très bon souvenir, et je me promets d'y aller plus tard, y faire un petit voyage.

Ah ! combien j'aurais voulu rester dans ces beaux pays, mais hélas ! il fallut retourner à MULHOUSE.

Je ne veux pas non plus rester muet, sur ce que l'on a fait au stage: sports surtout, et j'ai participé à un cross-country de 8 kilomètres à St LAURENT DU VAR, où sur 47 coureurs je me classais 30^{ème}. L'épreuve y fut rude vu la renommée de certains coureurs, des professionnels comme LAKARY, SERVELLA, etc.



Lakary (photo BNF), Joseph Servella (coureur niçois, participa aux JO de 1920 à Anvers)

Notre champion de boxe Georges CARPENTIER, présent, nous donna le départ, et le 20 février 1920 j'arrivai à MULHOUSE. Quel changement avec cette belle vie !

Aussi dès mon arrivée à MULHOUSE je fis de pressantes démarches pour être affecté à la Subdivision de Nîmes, mais je ne réussis pas et je fus affecté à la Subdivision de Mulhouse (Ht Rhin).

J'étais donc moniteur d'éducation physique et je ne veux pas laisser passer l'occasion, sans communiquer mon impression.

Nôtre rôle était très ingrat puisque nous étions les instructeurs de la jeunesse scolaire. J'allai donner en général 4 à 5 leçons par jour dans de grandes écoles de la ville de MULHOUSE, à citer: les écoles de la Tour du Diable, Furstenberger, Thérèse, Nesle, Blesch, et l'école supérieure.

Après les grandes vacances, je fus appelé à avoir une tournée à la campagne et là, nous nous heurtâmes à beaucoup de difficultés.

Nous étions obligés de reconnaître toute notre tournée heureusement que sachant lire ma carte d'Etat-Major, je pus arriver à trouver les agglomérations où je devais aller enseigner l'éducation physique aux élèves et donner des conseils aux instituteurs et institutrices alsaciens, qui ne connaissaient que la gym Boche aux agrès, mauvaise pour la croissance des os des enfants.

Ce fut une tâche assez ardue, de leur faire comprendre que seule la gym de mouvement était la seule convenable pour la bonne circulation du sang, et la croissance lente mais sûre du système osseux de l'enfant.

Je partais tous les matins au train de 6 heures pour retourner le soir entre 6 ou 7 heures et c'était assez dur surtout l'hiver.

Je pus connaître de ce fait les environs de MULHOUSE et j'allais jusqu'à 25 à 30 kilomètres encore muni d'une bicyclette à ma descente du train.

Je pus visiter la fameuse forêt de l'Hartmannsvillerkopf, les petites villes de CERNAY, MASEVAUX, LAUW, LUTTERBACH, PFASTATT, HABSHEIM, sans compter les petits villages au nombre de 20 à 25 que je parcourais une fois par semaine.

Je ne veux pas rester aussi muet sur le caractère des enfants Alsaciens.. D'une assez grande intelligence, ils sont par contre très turbulents, car l'Alsace est un pays très industriel et dans bon nombre de familles, le père et la mère vont travailler à l'usine, ce qui fait que l'écolier après ses heures de classe est laissé et abandonné à la rue, où il ne cherche qu'à mal faire très souvent.

Notre travail ne s'arrêtait pas là, et notre tâche dans les écoles, assez ardue par la diffusion des deux langues, puisqu'on ne parlait que très difficilement le français, était accrue encore par la P.M. (préparation militaire) qui consistait à préparer des candidats en vue de leur faire obtenir leur brevet du C.P.S.M. (Certificat préparation service militaire).

Nous avions de ce fait tous les jeudis et dimanches jusqu'à midi 250 à 300 jeunes gens de 18 à 20 ans qui venaient s'entraîner aux diverses épreuves et surtout au tir avec les 10 moniteurs que nous étions.

Notre tâche était comme je l'ai dit plus loin, très ingrate, mais facile à un point de vue, car nous n'avions pas derrière nous ni chiens de quartier (adjudant) ni même les officiers, puisque nous n'en avions qu'un le Capitaine BALDONI^{xv} originaire de Nice, qui s'entretenait quotidiennement avec les présidents des diverses sociétés de gym de MULHOUSE et des environs.

Démobilisé, puis rappelé dans les troupes d'occupation en Allemagne

Enfin, l'heure de la libération allait sonner pour nous et le 23 mars 1921, je quittai la caserne Lefèvre à Mulhouse pour rentrer dans mes foyers.

Ma vie militaire devait être terminée, du moins c'était ma conviction, quand tout à coup un ordre d'appel stupide peut-on dire me rappela à nouveau dans ce métier d'esclave.

1 mois et 10 jours s'étaient seulement passés, et il fallait faire pire qu'avant, porter le sac, le fusil, et faire des étapes à pied. Aussi, j'avoue que jamais, je n'avais eu un cafard monstre comme ce jour-là.

C'en était trop !!! Et que d'injustices dans ce rappel de classe 19 !^{xvi}

Tous ceux des régions libérées n'étaient pas partis ! Beaucoup auraient admis cela en raison de leur situation, la plupart sans foyer et ayant souffert de l'occupation Boche, mais tous ceux des régions de Besançon, Belfort, Nancy, et tout le département de l'Ain, enfin tout le 20^{ème} et le 7^{ème} Corps d'Armée ne furent pas rappelés, ainsi que les étudiants, laissés à leurs études.

Puisqu'il fallait défendre en France, n'étions-nous pas tous Français devant la loi !!!



Aussi ce fut un mécontentement général des rappelés.

(Journal "Le Citoyen" du 6 mai 1921 sur le rappel de la classe 19)

Je partis le 4 mai 1921 avec Jean VIGNAL au 58^{ème} RI en garnison à Avignon (Vaucluse) mais quel mouvement !

Ce fut au chant de l'Internationale que tout le 58^{ème} RI défilait dans la ville d'AVIGNON le 7 mai 1921 pour embarquer.

Je me rappelle encore que la musique militaire voulut jouer la Marseillaise. Elle fut sifflée de bout en bout.

Enfin le train partit et le 8 au soir nous arrivions à MULHOUSE où j'allais être réaffecté à mon ancien régiment, le 147^{ème} R.I.

Connaissant beaucoup de monde, je n'eus pas de peine à me faire affecter à mon ancienne Cie la 11^{ème}, et je fis mettre avec moi Jean VIGNAL, ANDEVERT de ST QUENTIN, VALLAT de BLAUZAC, VIGNAL et TOURNEL d'Uzès.

A MULHOUSE nous y restâmes 2 jours et le 10 nous partions pour la Bochie, où nous arrivions 2 jours après, et nous débarquâmes à BURSCHEID situé entre COLOGNE et DUSSELDORF.

Là, je fus agent de liaison au bureau du 3^{ème} bataillon, et je n'eus pas à me plaindre car, comme je connaissais beaucoup de monde au 147^{ème} je faisais un peu à mon idée. De plus je mangeais avec les cuisiniers,

mais j'avais trop le cafard de me sentir à nouveau sous cet habit d'esclave.

Jean VIGNAL et les copains cités plus loin me quittèrent 20 à 21 jours avant mon départ et ceci accrut le cafard déjà assez gros.

Aussi quelle ne fut pas ma déception de les voir partir !

Enfin, le lundi 27 juin 1921, nous embarquions pour retourner en France!

Dirigés sur la gare de BONN, j'y séjourne une journée complète et le 28 nous nous rencontrâmes avec Raoul DRÔME^{xvii} de LA CAPELLE et CHAZEL de St SIFFRET qui étaient eux au 55^{ème} R.I.

J'ai rencontré beaucoup des anciennes connaissances du 52^{ème} R.I. et ceci me fit plaisir.

Je ne veux pas pourtant rester muet sur mon impression de Bochie !

Les mœurs sont tout autre qu'en France.

On s'amuse beaucoup en Allemagne mais militairement, ce qui ne vaut rien pour le caractère français.

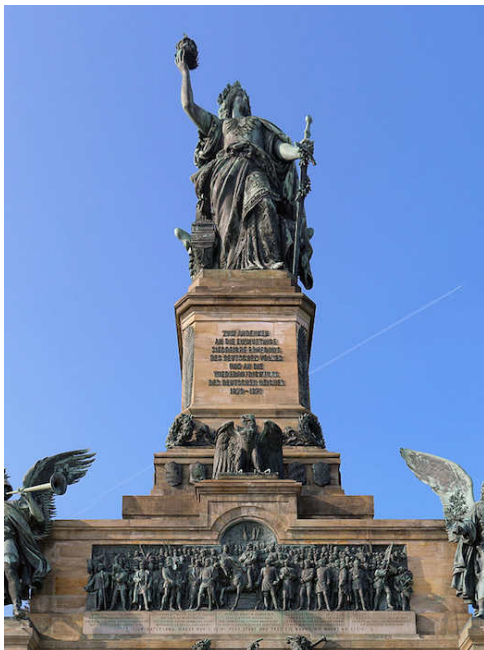
Beaucoup font des excursions avec des sacs tyroliens avec musique en tête et en marchant au pas.

Je fus, pendant mon séjour en Bochie, en promenade en bateau sur le Rhin. Le trajet était de 60 kilomètres, nous fîmes de COLOGNE à REMAGEN.

Nous montâmes sur un ancien bateau Boche aujourd'hui Français nommé "le Parcival" et le coup d'oeil était féérique.

Ensuite, quand nous rentrâmes en France, nous suivîmes le Rhin presque tout le temps.

Sur les coteaux on ne voyait que vignes et c'était superbe à voir.



Nous passâmes à COLOGNE, COBLENTZ, MAYENCE, et vers MAYENCE, nous vîmes la Grande "Germania".

La Grande GERMANIA est une statue qui mesure je ne sais combien de mètres de hauteur et de largeur mais je sais qu'un bataillon français au nombre de 400 hommes tient sur le socle de cette statue.

A signaler sur cette statue un détail intéressant.

(La statue Germania dans la Vallée du Rhin)

Les Boches disent que la foudre est tombée deux fois sur cette statue et chaque fois c'était la guerre, et ils ont été vaincus.

La première fois, c'était du temps de Napoléon^{xviii}, et la deuxième fois c'était en l'année 1917. Aussi se croyant perdus, ils firent des offres de paix séparées.

Enfin revenons à notre dur et écrasant voyage, car nous mîmes 3 jours et 4 nuits pour arriver à AVIGNON à la caserne Chabran et par une chaleur tropicale.

L'éveil de la conscience politique

C'était le 1^{er} juillet 1921. Cette date met fin à ma vie militaire (je l'espère et le souhaite ardemment).

Maintenant que j'ai fait le récit de ma vie militaire, je ne peux passer sous silence, les quelques bonnes oeuvres utiles et charitables que j'ai vues au cours de ma vie militaire.

D'abord je rends hommage aux dévouées infirmières qui se sont sacrifiées pour soigner et guérir nos pauvres blessés.

Plusieurs d'entre elles même ont trouvé la mort sur l'arrière du champ de bataille, et il faut leur en être reconnaissant.

A mon idée, on a fait de belles choses en élevant des monuments à ceux qui sont morts pour la France, mais n'aurait-on pas aussi bien fait de dessiner sur ces monuments des infirmières soignant nos pauvres blessés ?

Dans les gares au passage des trains, elles nous apportaient à boire, café, thé, et il faut être reconnaissant envers celles qui se dévouaient la nuit pour venir nous apporter ces boissons.

*Il est aussi une autre chose qui mérite d'être signalée, c'est les **Foyers du Soldat** où l'on trouvait à manger et à boire, sans trop payer et à se divertir par de nombreux jeux disposés à cet effet.*

L'armée, elle eut alors qu'une chose de bien ce fut les "coopératives".

Au front, à l'arrière, on trouvait tout ce dont on avait besoin, et à des prix très raisonnables.

A l'heure actuelle il en existe encore en Bochie, car le soldat achète souvent sans compter et les mercantis avaient vite fait leurs affaires.

Maintenant, je ne veux pas pourtant terminer le récit de ma vie militaire sans en conclure quelque chose.

Mes idées militaristes au début sont tout à fait anti-militaristes à la fin de cette vie militaire.

Et pourquoi ? D'abord, parce qu'il y a trop d'injustices dans l'armée, et ensuite parce que ce n'est que la classe ouvrière qui est représentée à l'armée.

Certes nous voyons quelques Capitalistes à l'armée, mais rares sont-ils, et encore occupent-ils des places qui ne sont pas dans les rangs.

De plus, j'ai vu certains simples soldats, mais qui étaient bien de chez eux, auxquels les officiers allaient presque se soumettre en quête d'un avancement ou de peur de recevoir une réprimande parce qu'ils avaient soumis Mr De... à la même discipline que l'ouvrier X. ou le cultivateur Z.

Je puis affirmer, comme vous voyez d'après mon récit que j'ai passé ma vie militaire sans trop souffrir, mais combien de fois j'ai été obligé de me retenir pour ne pas demander à ces énergumènes (je veux parler ici des officiers, adjudants, et même sergents) si c'était la folie ou bien leur imbécilité qui les faisaient agir de la sorte.

Quand on part au régiment, on se figure et on croit même que l'on verra tout en rose, mais quand on a terminé, et quand on a vu tant de grosses injustices, on se demande même parfois comment on ne se révolte pas contre la plupart des chefs qui donnent maints ordres stupides et qui, mis en face pour les exécuter eux-mêmes, n'en seraient pour la plupart pas capables !

En somme, on ne voit au régiment que cultivateurs ou ouvriers, rares sont les fils de nos Capitalistes.

Ainsi, à l'heure actuelle, le mot patriotisme peut être considéré par de l'imbécillité ou de l'aveuglement.

Fait à Vallabrèx,

le 20 août 1921

F. GOUFFET



(Annexe de l'Hôpital de Toulouse 1914-1918 —Archives Toulouse)

Index des personnes citées dans le récit-

<i>date</i>	<i>personne</i>		<i>origine</i>	<i>grade</i>
22-avr-18	CAMILLI	Hugues	Moussac	
22-avr-18	CAZAUD		Nîmes	
avr-18	POTAVIN	Jean	Bouillargues	
mai-18	FALISSARD		Alès	lieutenant
	VIGNAL	Jean	Vallabrix	
19-juil-18	CHOMAIN			adjudant
nov-18	MASSON	Claudius	Thoiry, Savoie	
déc-18	ARBANERE	Louis Achille		général de division
sept-19	BONSIRVEN		Toulon	lieutenant
févr-20	LAKARY			
févr-20	SERVELLA			
févr-20	CARPENTIER	Georges		
févr-21	BALDONI	Joseph	Belvédère, Nice	capitaine
mai-21	ANDEVERT		Saint Quentin	
mai-21	VALLAT		Blauzac	
mai-21	VIGNAL	Jean	Uzès	
mai-21	TOURNEL		Uzès	
28-juin-21	DRÔME	Raoul	La Capelle Masmolène	

Index des lieux cités dans le récit (hors Vallabrix)

<i>date</i>	<i>lieu</i>	
22-avr-18	Montélimar	Drôme
19-juil-18	Is sur Tille	Côte d'Or
juil-18	Pleuvezain	Vosges
juil-18	Beuvezin	Meurthe et Moselle
sept-18	Saint Nicolas du Port	Meurthe et Moselle
nov-18	Estrées Saint Denis	Oise
nov-18	Rémy	Oise
nov-18	Bornel	Oise

<i>nov-18</i>	<i>Paris</i>	<i>Paris</i>
	<i>Versailles</i>	<i>Yvelines</i>
<i>déc-18</i>	<i>Vésigneux</i>	
<i>01-janv-19</i>	<i>Tracy le Mont</i>	<i>Oise</i>
<i>janv-19</i>	<i>Tracy le Val</i>	<i>Oise</i>
<i>janv-19</i>	<i>Pierrefonds</i>	<i>Oise</i>
	<i>Chauny</i>	<i>Aisne</i>
	<i>Tergnier</i>	<i>Aisne</i>
<i>févr-19</i>	<i>Marle</i>	<i>Aisne</i>
<i>févr-19</i>	<i>Vervins</i>	<i>Aisne</i>
<i>avr-19</i>	<i>Vaires Torcy</i>	<i>Seine et Marne</i>
	<i>Mitry</i>	<i>Seine et Marne</i>
<i>22-juil-19</i>	<i>Auxonne</i>	<i>Côte d'Or</i>
<i>04-sept-19</i>	<i>Is sur Tille</i>	<i>Côte d'Or</i>
<i>mi-septembre 1919</i>	<i>Dijon, fort d'Asnières</i>	<i>Côte d'Or</i>
<i>nov-19</i>	<i>Mulhouse</i>	<i>Haut-Rhin</i>
<i>05-janv-20</i>	<i>Antibes, fort Carré</i>	<i>Alpes Maritimes</i>
<i>févr-20</i>	<i>Nice</i>	<i>Alpes Maritimes</i>
<i>févr-20</i>	<i>Monaco</i>	
<i>févr-20</i>	<i>Cannes</i>	<i>Alpes Maritimes</i>
<i>févr-20</i>	<i>Saint Laurent du Var</i>	<i>Alpes Maritimes</i>
	<i>Cernay</i>	<i>Haut-Rhin</i>
<i>1920-1921</i>	<i>Masevaux et villages alsaciens</i>	<i>Haut-Rhin</i>
<i>07-mai-21</i>	<i>Avignon</i>	<i>Vaucluse</i>
	<i>Burscheid</i>	<i>Allemagne</i>
<i>28-juin-21</i>	<i>Bonn</i>	<i>Allemagne</i>
<i>28-juin-21</i>	<i>Cologne</i>	<i>Allemagne</i>
<i>28-juin-21</i>	<i>Coblenz</i>	<i>Allemagne</i>
<i>28-juin-21</i>	<i>Mayence</i>	<i>Allemagne</i>
<i>01-juil-21</i>	<i>Avignon</i>	<i>Vaucluse</i>

Ci-après Commentaires et précisions Denys Breysse.

-
- ^I Marius BOUCHET est aussi le nom du boulanger de Vallabrix qui, mobilisé, disparaîtra en 1915 (Couradou sept. 2013)
- ^{II} Il fait référence à une affaire judiciaire (l'affaire dite "de la malle à GOUFFE") qui défraya la chronique à la fin du XIX^{ème} siècle, l'huissier Toussaint Augustin GOUFFET, veuf de 48 ans, étant assassiné à Paris le 26 juillet 1889 par Michel EYRAUD avec la complicité de sa maîtresse, Gabrielle BOMPARD. Ses meurtriers placèrent le corps dans une malle qu'ils expédièrent à Lyon.
- ^{III} Il peut s'agir de Simon Philippe CAZAUD (rue de la Garrigue, Nîmes) - n°292 de la classe 1903, l'adresse correspond, mais il n'est pas caporal. Les autres CAZAUD ne semblent pas coller.
- ^{IV} Sans doute Jean POTAVIN, °1891 à Garons, n°mat 1939, fils de Etienne x Toinette FEYT
- ^V Abel Louis Falissard, matricule 1825 (1m62), Croix de Guerre, capitaine en 1921, °1876, de Charles x Marguerite SAINT MARTIN. Il est le seul survivant de 12 enfants de ce couplell sera fait chevalier de la Légion d'Honneur le 3 mai 1916. Epoux de Marie BERARD en 1903 à Montelimar. Il s'éteindra le 19 avril 1961 à Loupiac, en Gironde.
- ^{VI} Peut être Jean Marie VIGNAL, né à Vallabrix le 25 juin 1899 de Louis et Virginie VIDAL.
- ^{VII} En 1917, au plus fort de la Grande Guerre, l'armée américaine choisit le site d'Is-sur-Tille, en Côte d'Or, pour y établir un camp de grande envergure (le Camp Williams) et un vaste entrepôt pour l'approvisionnement des forces expéditionnaires. Il ne reste pratiquement aucune trace visible de cette installation gigantesque et éphémère. Construit à partir d'octobre 1917, achevé en mars 1918, ce camp pouvait accueillir jusqu'à 24 000 hommes. Une boulangerie y fabriquait quotidiennement le pain pour un million de soldats. La camp vit passer près de deux millions de soldats américains et environ quatre millions de tonnes d'approvisionnement, mais aussi des troupes françaises (http://www.is-sur-tille.fr/images/Is-sur-tille/histoire_is-sur-tille.pdf).
- ^{VIII} Joseph Claudius MASSON est né le 13 janvier 1892 à Thoiry, Savoie, de Pierre, fruitier de laiterie et Marie MATROD, mariés (x 11 janvier 1883 à Gruffy, Savoie) et qui se sont établis par la suite à Cressin Rochefort dans l'Ain. Sa fiche matricule (dans l'Ain) porte le n°327 de la classe 1909 (engagé volontaire). Il deviendra caporal en 1911, sergent en 1912, puis adjudant en 1915 et sous-lieutenant le 21 août 1918, au 10ème RI. Il servira en Algérie puis dans l'armée du Levant avant d'épouser Jeanne Louise MACHET le 5 février 1922 à Amberieu, dans l'Ain. Ils s'établiront à Asnières. Il sera fait chevalier de la Légion d'Honneur le 14 juillet 1925 et il décédera au Val de Grâce le 25 août 1928.
- ^{IX} Louis Achille Camille Raymond ARBANERE (1861-1935)
- ^X Ces communes et le château de Vésigneux sont citées dans les souvenirs de guerre du 2ème régiment de marche de tirailleurs (J. Carbonnel, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6447026p/texteBrut>), qui y fait état de violents combats lors de la bataille de la Marne en septembre 1914.
- ^{XI} Sans doute le nom de la caserne
- ^{XII} Edouard GOUFFET, né en 1892, épousa le 9 août 1919 à Saint Quentin Gabrielle JEAN. Il était entré au service actif en 1914 puis avait été mobilisé à la Section Autos en octobre 1914 avant, à partir du 24 mars 1917, de rejoindre le 2ème groupe d'aviation. Il avait été démobilisé en avril 1919.
- ^{XIII} Fort d'Asnières, ou Fort Brûlé, http://fortiffere.fr/dijon/index_fichiers/Page2186.htm
- ^{XIV} Il pourrait s'agir du lieutenant BONSIRVEN, MPF en août 1924, dont j'ai trouvé la mention dans l'Est Républicain du 27 juin 1934 (avec le nom de Mme Vve Berthe BONSIRVEN, née GILLET) lors du décès de Mme veuve François GILET née Sophie HUN. Mais je n'ai pas réussi à approfondir cette piste.
- ^{XV} Le capitaine Joseph Hippolyte Albert BALDONI (°13 septembre 1880 à Belvédère) marié le 22 septembre 1906 avec Virginie CASTELLAN. Il deviendra colonel, sera fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1934 et sera Maire de Belvédère de 1947 à 1960. Il est décédé en 1960 à Nice.
- ^{XVI} Le rappel de la classe 19 fut décidé à la Conférence de Londres, pour faire pression sur les allemands afin qu'ils respectent les obligations consenties lors du traité de Versailles. C'est en mai 1921 que le contingent français dans la Ruhr atteignit son maximum avec 210 000 soldats.
- ^{XVII} Né le 12 décembre 1899 à La Capelle. Epoux de Stéphanie ROUX Ils sont en fait cousins au second degré (Geneanet, <http://gw.geneanet.org/jlgleizes?n=drome&oc=&p=raoul>), ayant tous deux Laurent Michel DROME et Marie Rose BONY comme arrière-grands-parents, mais il ne semble pas le savoir...
- ^{XVIII} C'est une erreur manifeste, car la statue a été inaugurée en 1883 pour commémorer l'unité allemande de 1871.



Mai 2017- Imprimé par nos soins- Ci-dessus éléments de la façade Renaissance de Vallabrix
